

# LES PETITS POÈMES

(Suite.)

## DE LA ROMANCE



Le fabliau, que je viens de nommer, nous conduit naturellement à la *Romance* : ils sont contemporains. Le *roman*, vous le savez, est la langue qui s'est parlée, en France, au moyen âge. Le commerce des peuples du nord de la Gaule avec les Allemands amena plus tard la formation de deux dialectes dans la langue romane : l'un, la *langue d'oïl*, fut celui du nord, l'autre, la *langue d'oc*, celui du midi ; mais, pendant trois siècles, il n'y eut guère d'autre langue parlée et écrite dans le midi de l'Europe que la langue romane, qui n'était autre que la langue latine corrompue par l'introduction de mots celtiques et francs.

C'est dans cette langue, indistinctement appelée *romane* ou *romance* que furent écrits, soit en prose, soit en vers, un grand nombre de récits touchants ou populaires, destinés à célébrer les événements de l'histoire nationale, les exploits des héros ou les malheurs des amants. A ces récits, comme à ceux qui en ont été dans la suite les imitations, nous avons conservé le nom de la langue dans laquelle ils ont été primitivement écrits : de là le nom de *romans* donné aux récits merveilleux de la vie chevaleresque et à tous ceux qui sont venus après pour peindre les mœurs ou raconter des fictions ; de là aussi le nom de *romance* laissé à toute chanson tendre et sentimentale ayant pour sujet un regret, une plainte ou toute autre histoire du cœur.

La timide romance exhale mollement  
Une plainte sans art, fille du sentiment ;  
Elle aime à parcourir le domaine des larmes,  
Et doit à l'élegie une part de ses charmes.

(LA CHAUSSÉE.)

La romance a une sœur, plus vive, plus alerte que son aînée, mais toute française aussi, la *chanson*. On dit que tout finit en France par des chansons ; on peut ajouter que tout a commencé par là. Les premières chansons ont été écrites en latin et n'en étaient pas moins populaires. Les victoires remportées par les Français en étaient généralement le sujet ; les croisades alimentèrent longtemps la verve des chansonniers. *Trouvères* et *jongleurs* as-

semblaient le peuple sur la place publique, et chantaient les hauts faits des chevaliers.

Le mot *chanson*, né de *cantare*, chanter, indique que ces récits, même à l'origine, se faisaient toujours en musique ; les jongleurs s'accompagnaient d'un instrument, et même assaisonnaient leur chant, quand il en était besoin, de toutes sortes de jongleries.

D'héroïque qu'elle était presque exclusivement restée jusqu'au seizième siècle, la chanson devint satirique, suivant en cela le mouvement des idées et la marche de l'histoire ; puis enfin elle prit toutes les formes et fut, tour à tour, grivoise, railleuse, burlesque, sentimentale, sans jamais perdre de sa popularité.

Fille aimable de la Folie,  
La chanson naquit parmi nous ;  
Simple et légère, elle se plie  
Au ton des sages et des fous.

(DE BERNIS.)

La chanson est la plus fidèle expression du caractère français : elle rit, se moque et donne à toutes choses cet air de philosophique insouciance qui a fait dire à La Bruyère : « Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir avant d'avoir ri. »

Depuis longtemps, nous sommes loin de ces longues épopées du moyen âge qu'on appelle *chansons de geste* (1) ; elles ont été remplacées par les parodies et les complaintes. Nulle part les plaintes n'ont été nombreuses autant que chez nous, et les récits burlesques de ce genre n'ont pas attendu pour se produire la mort de Jacques de Chabannes, sieur de La Palice, tué à la bataille de Pavie, le 24 février 1525, après avoir été, dix ans auparavant, l'un des héros de la bataille de Marignan.

Hélas ! La Palice est mort,  
Il est mort devant Pavie ;  
Hélas ! s'il n'était pas mort,  
Il serait encore en vie.

Tel est le premier couplet d'une chanson qui en

(1) *Geste* (du latin *gesta*, exploits) est un vieux mot qui signifie exploit, fait, action. On dit encore dans ce sens : les faits et gestes de quelqu'un. *Les chansons de geste* sont donc des poèmes divisés en stances ou couplets, qui célèbrent les actions des anciens héros.

a plus de vingt, et dont le sujet est la bataille de Pavie. C'est ce début qui a inspiré à La Monnoye les cinquante et un couplets qui ont pour titre : *le Fameux La Palisse*. Le pauvre maréchal n'a été coupable d'aucune des niaiseries qu'on semble lui prêter : son nom n'est là qu'accidentellement et pour évoquer le ton du premier couplet de la chanson du seizième siècle.

La chanson, à partir de la Renaissance, s'est beaucoup mêlée aux affaires publiques, et le sarcasme devint dès lors son arme de prédilection. « En France et sous nos rois, a dit M. Scribe dans son discours de réception à l'Académie française, la chanson fut longtemps la seule opposition possible ; on définissait le gouvernement d'alors une monarchie absolue tempérée par des chansons. » Et puis, cette sensibilité vive et presque enfantine qui faisait dire à Duclos que les Français étaient les *enfants de l'Europe*, s'est de tout temps exhalée en chansons. On chantait quand les Anglais démembraient le royaume ; on chantait pendant la guerre civile des Armagnacs ; on chantait pendant la ligue, pendant la fronde, sous la régence, et c'est au bruit des chansons de Rivarol et de Champcernetz que la monarchie s'est écroulée à la fin du dix-huitième siècle.

La chanson satirique me rappelle le *Vaudeville*, dont je dois vous dire un mot. — Avant d'être une pièce de théâtre mêlée de chants, ou un théâtre même, le vaudeville fut un couplet. Au beau lieu du quinzième siècle, il y avait à Vire, en Basse-Normandie, un ouvrier foulon, Olivier Basselin, qui composa beaucoup de chansons sur les aventures, les intrigues de son temps. En se répandant, ces chansons conservèrent le nom du lieu où elles étaient nées, le *Val-de-Vire*, le *Vau-de-Vire* ; et, la corruption aidant, le mot *vaudeville* se trouva formé.

Les chants nationaux et les chansons populaires ont toujours exercé une grande influence sur l'opinion publique. Les uns entretiennent le patriotisme et conduisent à la victoire ; les autres perpétuent les nobles sentiments, les croyances et les traditions. L'histoire locale, les pieux souvenirs se transmettent dans les campagnes par des légendes en chansons.

Si tout ce qui a un refrain peut être réputé chansons, nous classerons ici, comme objets archéologiques, le *Triplet*, le *Rondeau* et la *Ballade*.

Le *Triplet* était une petite pièce de huit vers qui devait son nom à une triple répétition : le premier vers se répétait après le troisième, puis le premier et le deuxième se répétaient après le sixième. De la sorte, il y avait un même vers qui revenait trois fois.

Il faut reprendre avec douceur,  
Si vous voulez qu'on se corrige :  
Songez-y, rigoureux censeur,  
Il faut reprendre avec douceur.  
Leçon donnée avec aigreur  
Ne touche pas, même elle afflige.  
Il faut reprendre avec douceur,  
Si vous voulez qu'on se corrige.

(BLONDEAU.)

*Rondeau* a pour radical *rond*, parce qu'on retourne toujours au premier vers, parce que la fin

ramène les mots du commencement, comme on ferait dans un rond, en revenant au point de départ.

Le rondeau se composait de treize vers sur deux rimes seulement, et le premier ou les premiers mots se répétaient après le huitième, comme après le dernier, sans faire partie des vers.

Ma foi ! c'est fait de moi, car Isabeau  
M'a conjuré de lui faire un rondeau ;  
Cela me met en une peine extrême :  
Quoi ! treize vers, huit en eau, cinq en éme !  
Je lui ferais aussi tôt un bateau.  
En voilà cinq pourtant en un monceau.  
Faisons-en huit en invoquant Brodeau ;  
Et puis mettons, par quelque stratagème :  
Ma foi ! c'est fait.  
Si je pouvais encor de mon cerveau  
Tirer cinq vers, l'ouvrage serait beau ;  
Mais cependant je suis dedans l'onzième ;  
Et si je crois que je fais le douzième,  
En voilà treize ajustés au niveau :  
Ma foi ! c'est fait.

(VOITREZ.)

Tel était le rondeau ; on avait imaginé même de compliquer la question : il y avait le rondeau simple, composé de deux quatrains séparés par un distique ; le rondeau double, celui dont vous venez de lire un exemple, et enfin le rondeau redoublé, composé de vingt vers divisés en cinq quatrains, tels que les quatre vers du premier quatrain, faisaient, les uns après les autres, le deuxième vers de chacun des quatrains suivants. Après le dernier quatrain venait le premier mot ou l'hémistiche du premier vers du rondeau.

Quel travail, n'est-ce pas ? Quels efforts pour un si mince résultat ! Et pourtant il y eut un temps où des hommes, presque des poètes, s'occupaient sérieusement à tourmenter les mots, à torturer les phrases et les vers pour vaincre les difficultés accumulées dans un rondeau. C'était bien un peu puéril, me direz-vous ; je n'ose pas être d'un avis contraire. Je vous étonnerai bien autrement, au surplus, en vous confiant qu'il s'est trouvé un homme, non sans quelque mérite, Benserade, pour mettre en rondeaux les *Métamorphoses d'Ovide*. Toute la mythologie fut mise à cette sauce, y compris la préface, le privilège et l'errata. Vous représentez-vous bien un volume tout entier en rondeaux ? — Louis XIV donna mille louis pour encourager cette extravagante entreprise, et le duc d'Enghien, fils du grand Condé, se fit le champion des rondeaux. « Enfin, les vers en sont clairs, disait-il à Boileau, difficile à convertir, ils sont parfaitement rimés, et disent bien ce qu'ils veulent dire. — Monseigneur, répondit le poète, il y a quelque temps que je vis une estampe représentant un soldat qui se laissait manger par les poules ; au bas, on lisait ce distique :

Le soldat qui craint le danger,  
Aux poules se laisse manger.

« Assurément, cela est clair, cela est bien rimé, cela dit bien ce que cela veut dire, et cependant cela ne laisse pas d'être le plus plat qui se puisse. »  
Chapelle, traitant le mal par le mal même,

écrivit, à l'occasion des rondeaux de Benserade, le rondeau que voici :

A la fontaine où s'enivrent Boileau,  
Le grand Corneille et le sacré troupeau  
De ces auteurs que l'on ne trouve guère,  
Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière,  
S'il veut donner un bon tour au rondeau.  
Quoique j'en boive aussi peu qu'on moineau,  
Cher Benserade, il faut te satisfaire,  
T'en écrire un... Hé ! c'est porter de l'eau  
A la fontaine.  
De tes rondeaux un livre tout nouveau  
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire ;  
Mais, quant à moi, j'en trouve tout fort beau,  
Papier, dorure, image, caractère,  
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire  
A La Fontaine.

Ne pardonnez pas à Benserade d'avoir abusé du rondeau : il pouvait faire un meilleur usage de son temps, de son talent et des deniers de l'État ; mais reconnaissez qu'à l'époque où rimer ainsi était la mode, quelques-uns se sont essayés avec succès dans ce genre d'amusette.

La *Ballade* (*ballada*, de *ballar*, baller, danser) a dû être dans l'origine, l'étymologie l'indique, un chant destiné à conduire les danses. Plus tard, elle est devenue une espèce de poésie assujétie, comme le rondeau, à des règles déterminées.

C'est dans les chants provençaux que l'on retrouve les plus anciennes ballades ; c'est vraisemblablement par les troubadours que la ballade a passé en Italie, en Espagne et dans la France du nord.

Dans sa forme la plus régulière, telle qu'elle est fixée depuis Marot, la ballade se compose de trois couplets ou strophes et d'un envoi. Le nombre des vers de chaque strophe varie entre sept et douze ; mais s'arrête plus généralement au huitain. Les vers, qui doivent avoir toujours la même mesure, sont, le plus souvent, de huit ou dix syllabes. Tous les couplets, sur deux mêmes rimes, masculines et féminines, se terminent, ainsi que l'envoi, par un même vers faisant refrain. L'exactitude de la forme exige aussi que l'envoi soit moitié du couplet : si le couplet a douze vers, l'envoi est un sixain ; s'il en a huit, l'envoi est un quatrain.

La ballade commença d'avoir cours en France vers le règne de Charles V. Jean Froissart fut un des premiers à la mettre en vogue. Abandonnée pour un assez long temps à partir de Henri II, elle fut reprise dans la suite, et garda quelque honneur jusqu'au temps de Louis XIV. — Charles d'Orléans, Villon, Christine de Pisan, Marot, Sarrazin, madame Deshoulières, sont nos principaux faiseurs de ballades.

Une ballade à vous citer serait bien longue ; vous aurez une idée suffisante de ce qu'elle était au quinzième siècle, en lisant l'envoi de la ballade de l'*Homme égaré*, par Charles d'Orléans :

Aveugle suis ; ne sais où aller doye ;  
De mon baston, afin que ne fourvoye,  
J'ai vais tastant mon chemin çà et là :  
C'est grand pitié qu'il convient que je soye  
L'homme esgaré qui ne savait où il va.

N'oubliez pas que les trois grandes strophes qui

précèdent cet envoi ont toutes trois les mêmes rimes et chacune le même refrain.

De la ballade, ainsi réglée et gênée, à celle de Millevoye, qui a imité les chants des montagnes d'Écosse, à celle surtout de Victor Hugo, telle qu'il l'a comprise, il y a, vous le voyez, une singulière distance. Ce grand poète n'a pris de l'ancienne ballade que le fond. Ne voulant s'astreindre à aucune des entraves imposées par les législateurs d'autrefois, il ne s'est emparé que des sujets : les récits légendaires. Lui-même nous l'a dit, ses ballades sont « des esquisses d'un genre capricieux ; tableaux, rêves, récits, légendes superstitieuses, traditions populaires. L'auteur, en les composant, a essayé de donner une idée de ce que pouvaient être les poèmes des premiers troubadours du moyen âge, de ces rapsodes chrétiens qui n'avaient au monde que leur épée et leur guitare, et s'en allaient de château en château, payant l'hospitalité avec des chants. »

Il y a quelques autres petites pièces encore dont je vous dirai les noms et les conditions pour compléter vos connaissances historiques sur nos petits poèmes surannés : le *Chant royal*, le *Lai*, le *Virelai*, et la *Villanelle*.

Le *Chant royal* se composait de cinq strophes, ordinairement de onze vers chacune, et d'un envoi. Le même vers revenait à la fin de chaque strophe et formait le refrain, qui se trouvait ainsi être répété six fois. L'envoi avait cinq, quelque fois six vers, et commençait le plus souvent par le mot : *prince*, ce qui a valu à ce genre de poème son nom de chant royal.

*Lai* (du latin *lassus*, lamentation) est un vieux mot qui se disait dans le sens de plainte, doléance, complainte. C'est pour cela et peut-être aussi parce que le mot allemand *Lied* signifie chanson, que ce nom fut donné à une petite pièce plaintive divisée en couplets presque toujours sur deux rimes. Le lai, emprunté aux Bretons, est peut-être la plus ancienne poésie des Gaules.

Sur l'appui du monde  
Que faut-il qu'on fonde  
D'espoir ?  
Cette mer profonde  
En débris féconde  
Fait voir  
Calme au matin l'onde  
Et l'orage y gonde  
Le soir.

*Virel* signifie tourner ; de là le nom de *Virela* donné au lai qui, après chaque couplet, retourne au premier vers pour en faire le refrain :

Quel jour pour moi que celui de demain !  
Je vous verrai, comme je le souhaite,  
Dans l'embonpoint d'une santé parfaite ;  
Je vous verrai, l'air tranquille et serein ;  
Je vous verrai, de mes soins satisfaite,  
Prendre plaisir d'en être l'interprète.  
Quel jour pour moi que celui de demain !

Mais s'il fallait qu'un essieu, qu'une main  
Vint par malheur à se rompre en chemin,  
Qu'au jour marqué vous ne puissiez vous rendre,  
Et que, parti pour aller vous attendre,  
Toute la nuit je dusse attendre en vain,  
Précisément qu'il gèle à pierre fendre,  
Quel jour pour moi que celui de demain !

Quoi qu'il en soit, partir est mon dessein ;  
Et dût le temps être encor cent fois pire,  
Je partirai : le reste est incertain.

Mais, soit en bien, soit en mal, mon refrain  
Sera toujours de dire et de redire :  
Quel jour pour moi que celui de demain !

(REGNIER DESMARAIS.)

La Villanelle était une chanson ayant, comme toutes les chansons, des couplets et un refrain. Elle n'avait de particulier que d'être spécialement une chanson de bergers : le mot italien *villanella* veut dire rustique, paysan, et toute chanson pastorale, autrefois, était une villanelle.

CHARLES ROZAN.

(La fin au prochain Numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE.

### LES ILLUSTRES VOYAGEUSES

PAR RICHARD CORTAMBERT (1)



L'AUTEUR de ce beau volume a réuni les biographies d'un grand nombre de femmes qui, par nécessité ou par vocation, ont visité le globe, en tout ou en partie. On pourrait les classer en deux catégories : les voyageuses volontaires et involontaires. Madame Ida Pfeiffer est le type accompli de la première série; l'infortunée madame Godin des Odonais, dont la tragique histoire occupa le dix-huitième siècle, est le modèle de la seconde, voyageuses involontaires, poussées au bout du monde par le devoir, jetées seules dans les forêts, dans les savanes, dans les îles désertes, et ne se sauvant que par leur force morale et par la protection spéciale de la Providence. Entre ces deux types différents, il en est bien d'autres, et en tournant rapidement les pages du livre de M. Cortambert, nous verrons apparaître beaucoup de figures originales et frappantes.

La première en date est une dame *Pâquerette* ou *Pâquette*, Parisienne pur sang, que les ambassadeurs de saint Louis trouvèrent paisiblement établie en Tartarie, et faisant un petit commerce dans la capitale de Gengis-Khan. Comment était-elle arrivée là? l'histoire se borne à enregistrer le fait, sans entrer dans les détails de l'aventure. On présumait seulement que la pauvre *Pâquerette* avait été capturée par des Bohémiens, et transportée, après bien des migrations et des voyages, jusqu'au cœur de l'Asie.

*Anne d'Arfet* découvrit, sans le vouloir, l'île de Madère, ce précieux joyau de l'Océan. Elle était An-

glaise et appartenait à l'illustre famille des ducs de Dorset; elle aimait un homme d'un rang inférieur au sien, et quitta sa patrie avec lui. Un naufrage les jeta sur une rive enchantée; Anne et Robert descendirent à terre, la mer emporta le navire où se trouvaient leurs compagnons : les deux jeunes gens étaient seuls au milieu d'une nature magnifique qui pourtant ne les consola point; Anne mourut de douleur et de remords, Robert la suivit, et l'existence de Madère fut révélée à l'Europe par les matelots du navire qui y avait abordé pour la première fois. Ceci se passait en 1315.

Une Espagnole, dona Isabel de Mandaña, voyageuse par amour conjugal, suivit son mari dans ses découvertes à travers l'Océan Pacifique, et quand il mourut, elle commanda la flottille à sa place.

Une autre Espagnole succède à celle-ci; c'est *dona Catalina de Erauzo*, l'affreuse Monja-Alferez (nonne lieutenant), qu'une humeur aventureuse poussa hors du cloître, qui tua en duel son propre frère, et fut à la fois brave comme un héros et cruelle comme un sicaire. Passons. Son sinistre portrait révèle sa destinée.

*Marie Read*, la femme pirate, ne vaut guère mieux. Passons encore.

Nous arrivons à madame Godin des Odonais. Elle était Française et mariée à un Français qui l'emmena en Amérique. Il la laissa à Rio-Bamba, au bord de la mer Pacifique, et alla chercher fortune sur la rive orientale de ce vaste continent. Après une longue séparation, sa courageuse femme voulut le rejoindre, et, pour cela, il lui fallait traverser les affreux déserts de la Guyane, peuplés de reptiles et de bêtes féroces. Elle partit avec une caravane, ses compagnons, ses guides périrent tous; elle resta seule dans ces forêts marécageuses; sans provisions, sans vêtements et à plusieurs semaines de marche des lieux habités. Il n'est point de drame plus palpitant que celui du voyage de cette pauvre femme; enfin, des Indiens la rencontrèrent et la sauvèrent. Elle survécut, mais on dit qu'elle ne pouvait pas parler de son voyage et que la solitude lui faisait horreur.

(1) Chez Maillet, rue Tronchet, 15. Un très-beau volume avec portraits, 7 francs.

*Jeanne Baret* était une servante, mais servante du voyageur naturaliste *Commerçon*; par dévouement, elle le suivit dans ses longs voyages; par dévouement, elle apprit l'histoire naturelle : elle portait l'habit masculin; tout le monde, son maître même, ignorait son sexe, ce furent les perspicaces sauvages de Taïti, qui, reconnaissant en ce valet une femme, voulurent lui faire les honneurs de leur île.

*Lady Esther Stanhope* a plus de droits à la galerie des excentriques qu'à celle des voyageurs utiles et dévoués. L'orgueil froissé la bannit de l'Angleterre; l'orgueil satisfait lui fit prendre goût aux hommages cupides des Arabes, qui, comblés de ses dons, la proclamèrent reine de Palmyre. Devenue pauvre, abandonnée de tous, elle finit sa vie dans une sombre misanthropie, ne laissant de regrets qu'aux cœurs chrétiens qui déplorent que de si brillantes facultés aient été obscurcies par les fumées de l'amour propre et de l'égoïsme le plus mal entendu.

*Mademoiselle d'Angeville* est plutôt une ascensionniste qu'une voyageuse véritable. Cette intrépide personne est la première femme qui ait gravi le mont Blanc.

*Mistress Trollope* a visité le nouveau monde et l'ancien continent plus par esprit d'observation que par goût pour les voyages. Son esprit sarcastique, sa verve étincelante ont trouvé à s'exercer sur la société des États-Unis, sur le grand monde parisien, sur Vienne et les Autrichiens, sur l'Italie et les Italiens, mais il faut avouer que des livres où la critique règne seule sont généralement peu équitables. Ajoutons que les ouvrages de *mistress Trollope* sont aujourd'hui bien oubliés.

*Madame Ida Pfeiffer* est le modèle des voyageurs. Dans ces contrées nouvelles et diverses, elle ne cherche qu'une chose, les beautés de la nature, la création vue par ses aspects peu connus; elle voyage seule, sans faste, à peu de frais, la science elle-même ne l'occupe pas : elle n'a qu'un seul but, rassasier son cœur et ses yeux des magnificences éparses sur le globe et rendre au Créateur un hommage toujours nouveau à la vue de ses grandeurs (1).

*Fredrika Bræmer* a voyagé aussi pour observer, mais avec plus de bienveillance que *mistress Trollope*.

(1) Le *Journal des Demoiselles* a rendu compte en 1860 des voyages de madame Pfeiffer.

La princesse *Belgiojoso* a visité l'Asie Mineure et la Turquie; on lui doit des détails qui paraissent aussi véridiques qu'ils sont spirituels sur la vie domestique des Turcs.

*Madame Hommaire de Hell*, Française, suivit son mari dans une mission en Orient et dans un voyage aux bords de la mer Caspienne. Le récit de ces excursions, écrit par elle-même, est du plus saisissant intérêt, et elle a fait connaître un pays jusqu'ici fort peu connu.

*Madame de Bourboulon* ne voyagea aussi que pour suivre son mari, c'est là le lot des femmes françaises. Elle alla en Chine et en Mongolie, et écrivit ses souvenirs de voyage de la manière la plus agréable.

Les deux dames françaises ont accompagné leurs maris dans des missions scientifiques et des ambassades. *Dona Libarona* suivit le sien dans le plus terrible exil. Ils habitaient la République Argentine; Don José, le mari de madame Libarona, fut mêlé à une conspiration, et le chef du gouvernement, le féroce Felipe Ibarra, l'envoya dans les solitudes du Grand-Chaco, parmi les sauvages. La femme du malheureux condamné le suivit; il devint fou, elle le servit; elle endura la faim, la soif, elle se fit la servante des femmes indiennes pour obtenir quelques aliments; sa patience et son courage ne se ralentirent pas, jusqu'au moment où son mari mourut entre ses bras. Elle l'ensevelit et éleva une croix sur sa tombe, au milieu du désert. Voilà une héroïne digne d'admiration.

*La comtesse Dora d'Istria* (dont le véritable nom est la princesse Hélène Ghika), née en Epire, familière avec tout l'Orient de l'Europe, a livré au public des impressions de voyage fort remarquables par la pensée et par le style. Cette savante personne sait neuf langues, et entre autres, le grec, mieux que madame Dacler probablement.

Une Hollandaise, mademoiselle *Alexina Tinne*, termine cette curieuse revue. L'Égypte et l'Arabie ont été le but de ses pérégrinations, dans lesquelles elle a déployé un rare courage, une audace digne des navigateurs-soldats de sa patrie.

Nous n'avons fait que citer des noms; c'est dans le volume de M. Cortambert qu'il faut lire les aventures de ces hardies excursionnistes et les charmantes descriptions empruntées à leurs écrits.

M. B.



## LA FEMME D'UN OFFICIER

(SUITE)

X

RÉCIT.

**T**HÉRÈSE et ses filles, parées plus que de coutume, et parées surtout par la douce joie qui rayonnait sur leur physionomie, attendaient à la gare de Lyon le train de Marseille. Gaston et Valentin, ne pouvant tenir en place, erraient dans cette salle d'attente qu'on appelle justement au palais la salle des Pas-Perdus; Thérèse était assise, sa petite Claire debout près d'elle, et ses deux grandes filles assises à ses côtés; elle ne parlait pas, elle souriait parfois à Agnès qui avait les yeux rivés sur elle; il semblait que son âme se fût déplacée et eût passé dans l'organe de l'ouïe : chaque sifflet la faisait tressaillir, un coup de cloche amenait sur ses joues une rougeur pourpre qui la rajeunissait de vingt ans; elle ne vivait plus, elle attendait sa vie, et jamais peut-être elle n'avait senti comme en cet instant, combien l'absence avait été longue, combien dure la séparation : le vol du temps, dans ces dernières minutes, avait des ailes de plomb, et elle s'associait à l'impatience d'Hélène, qui répétait en regardant la grosse horloge : « Elle ne marche pas ! Je t'assure, maman, qu'elle est arrêtée ! »

Le timbre, en sonnant cinq heures, donna un démenti à l'impatiente jeune fille qui ne s'en ficha point; un long coup de sifflet retentit, et un employé sonna la cloche d'avertissement.

« Les voilà ! les voilà ! le train entre en gare ! »

Thérèse se leva et se mêla aux groupes qui attendaient; les premiers voyageurs défilèrent, lents et éparpillés d'abord comme l'eau qui commence à couler goutte à goutte, puis on vit passer les bonnes gens, les bonnes femmes, avec leurs besaces et leurs paniers; des soldats, le sac sur le dos; des sœurs de charité, en cornette blanche et le parapluie sous le bras; enfin, on distingua un homme de haute taille, qui dominait de la tête ses compagnons de route, et Thérèse et ses enfants ne virent plus que lui. L'absence était finie, le père et le mari embrassait ses enfants et sa femme, et si Thérèse, tout ce jour-là, eut les paupières humides, si, au milieu d'un vif entretien, elle s'arrêtait soudain, si son sourire même était mouillé comme le sont les belles matinées d'automne, c'est que les fortes émotions de l'âme sont toujours plus voisines de la tristesse que de la joie, et qu'on ne peut pas

être heureux sans qu'une ombre venue du passé ou de l'avenir n'obscurcisse le moment présent et radieux.

La famille se rendit dans le nouvel appartement loué par les soins de Thérèse; à l'issue des classes (il y avait composition ce jour-là), les deux écoliers vinrent à leur tour embrasser leur père; ce fut un renouveau de joie; au dîner, tout le monde fut gai, avec les nuances de son caractère; les garçons riaient et plaisantaient; Gaston questionnait son oncle et criait parfois comme un jeune aiglon; la petite Claire souriait toute contente; Hélène était un peu distraite; Agnès, son père et sa mère, qui occupaient le centre de la table, semblaient jouir d'un bonheur profond qu'un mot ou un regard suffisaient à révéler. Au dessert, Juvénal se leva et il revint, les bras chargés des présents du retour, des présents qui rappelaient à Gaston sa terre d'Afrique. Le bon commandant n'avait pu frotter la lampe d'Aladin; aussi, ses dons étaient-ils simples et de peu de valeur, et pourtant quel plaisir ils causèrent! Thérèse reçut avec un sourire d'amour son joli chapelet d'ambre, et une corbeille en bois d'aloès; les fils aînés, des armes curieuses; Valentin, Gaston et Claire, des boîtes de fruits et de nougats; et enfin, les deux filles aînées, des châles d'un tissu arabe, blanc rayé de vert et tramé d'un fil d'or. Puis, Juvénal attirant vers lui Agnès, lui dit :

« Et voilà un souvenir particulier à ma plus fidèle correspondante, après votre mère, bien entendu. »

Il lui attacha au bras un bracelet de corail d'une forme originale et d'un travail délicat. Agnès rougit, embrassa son père et regarda Hélène.

Hélène, placée devant une grande glace, essayait le nouveau châle. Gaston faisait à ses petits cousins les honneurs de ses fruits :

« Voyez-vous ces belles grenades? elles poussent en Afrique comme les pommes en France, et c'est bon! Et ces dattes! les Arabes ne mangent pas autre chose. Et ces jujubes! avec cela, on fait la pâte que ma tante me donnait quand j'ai eu mal à la poitrine... Et ces oranges, c'est autre chose que celles des épiciers! Et ces grosses figues... mon cher papa les aimait bien ! »

Il se tut à ces mots : le souvenir de son père, la vue de ces fruits d'une terre étrangère, qui, pour lui était une patrie, avait remué son petit cœur; Agnès s'en aperçut et le fit asseoir auprès d'elle; tous les enfants se réunirent autour de leur père,

et les questions, les réponses, les récits firent paraître bien courte cette première soirée du retour.

Le lendemain, d'assez bonne heure, Juvénal, levé et habillé, comme si la diane eût sonné, frappa à la porte de la chambre de ses filles, et dit :

« Qui veut me suivre ? j'ai envie d'aller faire une petite promenade et de jouir d'une belle matinée de France ? »

— Ce sera Hélène, papa, répondit Agnès ; je dois habiller Claire et faire répéter les leçons de Gaston.

— Bien ! bien ! dis à ta sœur de se dépêcher. »

Il attendit quelques minutes, et Hélène vint le trouver, toute pimpante et toute gentille, avec son chapeau africain et son chapeau de paille aux rubans verts. Elle se suspendit au bras de son père, et ils sortirent ensemble en causant, en faisant des remarques sur l'animation naissante de la ville, sur la poésie que le matin répand, même sur les marchés ; où tout est riant et frais, les légumes couverts de rosée, les fruits veloutés, les fleurs nouvellement cueillies, même sur les charrettes qui apportent le lait et le beurre, et comme un parfum de pâturage, même sur les ouvriers qui s'en vont, le front haut et l'air content, à l'atelier où se gagne le pain.

« Le soir est moins joyeux, dit Juvénal, les fleurs sont hétries, les fruits souillés, et bêtes et gens traînent l'aile et traînent le pied : je n'aime pas beaucoup le soir, surtout dans les villes.

— Oh ! papa ! et les soirées, et les bals !

— Les bals ! les soirées ! qu'est-ce que tu me racontes là ? Est-ce que nous sommes fatiguées de nos petites soirées en famille ? Va, petite, s'il est au monde une corvée, c'est bien celle de s'habiller de pied en cap, à neuf heures, pour aller faire un whist qu'on ferait très-bien chez soi, ou entendre des ritournelles qui, la plupart du temps, ne valent pas la musique que nous fait ta mère. »

Hélène se tut par respect, plus que par conviction. Ils gagnèrent la campagne : Juvénal revoyait avec délices ces paysages familiers à ses yeux, les coteaux couverts de vignes, le fleuve et la rivière s'embranchant dans une double étreinte, le chêne, le châtaignier, arbres gaulois par excellence, et s'élevant au-dessus des plaines et des collines, les cimes nuageuses des Alpes, dressées comme des escaliers de géants vers les cieux.

« C'est plus beau que l'Atlas, disait-il de temps en temps. Quel est donc le brave homme qui a dit :

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie ? »

Rien n'est plus vrai : quelle délicieuse matinée ! Tu devais bien te plaire à Trévoux, Hélène, dans un si beau pays ?

— Mais, papa, j'aime autant Lyon ; l'animation, le bruit, le mouvement, me plaisent.

— Eh bien ! moi, j'ai soif de silence et de repos, et je voudrais bien planter mes choux. »

Une petite discussion riante s'engagea entre eux, et défendant encore, l'un les charmes de la campagne, l'autre ceux de la cité ; ils rentrèrent vers dix heures à Lyon, et se trouvèrent bientôt au centre de la ville. En suivant les beaux trottoirs, bordés d'élégants magasins, Hélène jetait sur les étalages des regards que les beautés agrestes n'avaient pas eu le pouvoir d'attirer :

« Oh ! papa, dit-elle tout à coup, regardez donc ces boucles d'oreilles ! ne sont-elles pas en tout semblables au bracelet d'Agnès ? qu'elles sont jolies ! »

Juvénal regarda complaisamment le bijou sur lequel sa fille attachait des yeux brillants de convoitise, et le tendre cœur paternel s'émut. Déjà, la veille, il avait regretté d'avoir fait un partage inégal entre les deux sœurs, quel que fût le privilège du droit d'aînesse. Il calcula rapidement ses ressources et la valeur des boucles d'oreilles ; puis, d'un ton joyeux, il dit :

« Entrons et voyons ! »

Hélène rougit de plaisir : le marché fut aussitôt débattu et conclu, et le marchand lui remit entre les mains la petite boîte qui renfermait le trésor : « Oh ! mon bon père ! merci ! » s'écria-t-elle.

Il lui serra la main avec amitié et retint cette petite main sur son bras :

« Mon enfant, lui dit-il tout en marchant, je voudrais, comme tous les pères, pouvoir contenter les désirs de mes enfants, mais tu sais que cela n'est pas toujours possible, et j'ajoute que cela ne serait pas toujours bon. Garde ces boucles d'oreilles en souvenir... »

Il s'interrompit soudain avec une certaine surprise : il venait de voir au bras d'Hélène le bracelet que la veille il avait donné à Agnès. Elle suivit le regard de son père et rougit jusqu'au front.

« Ma sœur, dit-elle, m'a prêté ce bracelet. »

Elle rougissait en parlant ainsi, et sa voix n'avait pas un timbre bien net.

Son père s'en aperçut (l'oreille des pères est très-délicate) : il ne voulut ni questionner ni gronder, et répondit seulement d'un ton un peu froid :

« J'ignorais, Hélène, que tu aimasses tant les bijoux. »

Hélène baissa la tête et ne parla plus ; au retour à la maison, elle montra d'un air honteux les boucles d'oreilles à sa mère et à sa sœur. Agnès parut très-contente ; madame Châtillon sourit faiblement et ne dit rien, et le petit incident se perdit dans le train ordinaire de la journée.

Le soir, Juvénal et Thérèse se trouvaient seuls ; il posa tout à coup son Bossuet dont il lisait toujours quelques pages avant de terminer la journée, et dit à sa femme :

« Ma chère amie, il m'a semblé que tu n'approuvais pas le petit présent que j'ai fait ce matin à Hélène ? Tu sais que je connais ta figure et que tu ne peux rien me cacher.

— Et n'en ai pas envie ! répondit Thérèse en riant. J'approuvais ton présent, cher ami, comme une marque de ta bonté envers nos enfants, mais notre pauvre Hélène a de tels goûts de toilette et des idées si frivoles dans la tête, que je voudrais bien que rien ne vint les encourager.

— Tu m'avais déjà parlé de cela, mais je pensais que ce n'était là qu'un pur enfantillage de petite fille.

— Plût à Dieu ! c'est plus sérieux qu'une lubie de petite fille. Elle ne rêve que toilette, volontiers elle ne parlerait que toilette ; si je n'y mettais bon ordre, elle passerait sa vie à se coiffer, à arranger ses robes à la mode nouvelle, à tirer parti du moindre chiffon... elle me donne beaucoup de souci... quel avenir, bon Dieu ! Si cette enfant est

mécontente de sa situation, si elle désire ce que nous ne pouvons lui donner, si elle envie ce que d'autres possèdent !

— Ma pauvre femme, tu t'alarmes à tort peut-être. Hélène, élevée par toi, ne peut être que raisonnable. Si on contentait un peu ce caprice féminin, peut-être s'en ennuierait-elle la première... »

Thérèse secoua la tête.

« Je ne le pense pas, dit-elle : à l'âge où est Hélène, il vaut mieux s'opposer aux caprices que de les contenter. Ne serait-ce pas d'ailleurs une injustice envers nos autres enfants ? Nous avons si peu pour une si nombreuse couvée !

— Désirerais-tu une autre situation ? Regrettes-tu notre pauvreté relative ? »

Elle lui tendit la main et dit avec expression :

« Oh ! mon bon Juvénal, je suis une si heureuse femme, une si heureuse mère, que je n'ai jamais pu m'apercevoir que quelque chose me manquât. Seules, les peines de mes enfants sont des peines pour moi, et ces petites vanités d'Hélène me troublent parfois, je l'avoue... »

— Pourquoi ne prend-elle pas modèle sur Agnès ?

— Agnès est un ange ! dit Thérèse avec une larme brillante dans les yeux ; je ne demande à Hélène que d'être au dehors ce qu'elle est au fond, une bonne fille, et de ne pas se laisser envahir par ces coquetteries de petite ville qui existaient à Trévoux aussi bien qu'ailleurs.

— Nous en viendrons à bout, repartit Juvénal avec confiance ; il faudrait qu'elle s'attachât à quelque chose, art, travail, étude, qui ne soit pas cette satanée toilette ! Voilà que pour la première fois de ma vie, je regrette une dépense faite pour mes enfants... »

Pendant que les parents raisonnaient ainsi, les deux sœurs, dans leur chambre, achevaient d'arranger leur coiffure de nuit. Quand Agnès eut tressé ses longs cheveux noirs, elle se mit à genoux devant l'oratoire qu'elle avait dressé au pied de son lit, et elle resta longtemps, la tête dans ses mains, occupée à prier. Hélène, debout près de la cheminée, paraissait très-soucieuse ; ses cheveux blonds flottaient sur ses épaules ; elle avait ôté ses brillantes boucles d'oreilles et jouait négligemment avec elles. Quand sa sœur se leva, elle lui dit tout à coup d'une voix étouffée :

« Agnès, reprends ton bracelet, je t'en prie... »

— Pourquoi donc ? il te faisait tant de plaisir !

— Il est vrai ; mais, vois-tu, j'ai trop de peine à cause de lui... Ce matin, quand papa l'a vu à mon bras, je n'ai su que dire : j'ai balbutié, j'ai menti !

— Mentir, toi !

— Oui... j'ai dit que tu me l'avais prêté. Je n'aurais pas osé dire que tu me l'avais donné, parce qu'il me faisait si grande envie... je suis vraiment malheureuse depuis ce temps-là... Mentir à papa, qui a été si bon pour moi !...

— Ils sont si bons tous les deux pour nous tous ! s'écria Agnès du fond du cœur. Y a-t-il des enfants plus aimés et plus heureux, dis ?

— Plus aimés, je ne le conteste pas, mais plus heureux ! nous ne sommes pas riches.

— Je ne me suis jamais trouvée pauvre, dit Agnès simplement ; regarde au-dessous de nous au lieu

de regarder au-dessus, et tu seras contente de ton sort. »

Hélène secoua la tête ; puis, revenant à sa première pensée :

« Reprends le bracelet, dit-elle à sa sœur, je t'en prie.

— A une condition : c'est qu'il sera à toutes deux et indivis, comme dit papa.

— Et les boucles d'oreilles aussi, répondit Hélène en embrassant sa sœur avec plus d'effusion qu'à l'ordinaire.

Agnès lui rendit son baiser en disant :

« Oui, tout ce que tu voudras ; viens prier Dieu et te coucher, méchante enfant ! »

## XI

### Thérèse à sa tante Eulalie.

Paris, décembre 18...

Voici, ma chère tante, que nous avons de nouveau changé de garnison ; nous sommes à Paris, et mon bon mari est lieutenant-colonel. Mes fils et mes filles en sont tout fiers ! Le voyage et le déménagement ont été coûteux et pénibles ; il est loin le temps où je n'avais d'autre mobilier que mon piano, et où j'asseyais sur mes genoux, de Douai à Paris, mes deux petites filles ! Nous sommes encore voyageurs sur la terre, mais nous avons plus de bagages que les patriarches... La question du logement n'a pas été facile ; nous sommes bien, quoique un peu haut ; mes enfants et mon mari sont satisfaits, donc je le suis aussi. Notre cher fils aîné a quitté le toit paternel pour celui de Saint-Cyr, le voilà presque un homme, presque un officier, et pour moi, il est toujours un enfant ; il est vrai qu'il est impossible de se montrer plus soumis à ses parents, plus caressant pour sa mère ; la pureté de l'âme a prolongé chez lui les qualités aimables du jeune âge. Mes autres fils sont bien bons, et le petit Gaston nous paie, par ses excellentes dispositions et son amitié, le peu de bien que nous lui avons fait. Agnès est pour moi une amie et un aide de camp ; cette enfant vit de notre vie, souffre de nos peines, rit de notre rire ; elle nous est identifiée comme le rameau à l'arbre paternel. Quel sera le sort de cette aimante et chère créature ?... Hélène, je l'avoue, ne me donne pas cette pleine satisfaction que nous cherchons toujours dans nos attachements ; l'esprit du siècle a soufflé sur elle ; par où ? je n'en sais rien, car j'ai surveillé ses lectures, elle n'a pas eu d'autres relations que sa sœur ; d'où vient qu'elle désire ce que jamais elle n'a vu autour d'elle ? Le sentiment de la coquetterie est donc inné chez quelques femmes ? Le goût du luxe est donc inhérent à certaines natures ? Au milieu de notre simplicité, Hélène, pauvre petite, rêve le monde, ses plaisirs et ses succès ; elle cherche de son mieux à orner, à moderniser ses petites toilettes, elle prend sur ses récréations (car je ne permets pas qu'elle prenne sur ses travaux sérieux) le temps de se broder des chiffons tout à fait inutiles et d'arranger des nœuds et des garnitures ; elle me fait peine et pitié ; tant de soucis pour de si minces résultats ! tant de préoccupations

pour de semblables niaiseries ! Lorsqu'à l'église, à la promenade, dans une visite, elle a vu quelque ajustement nouveau, elle cherche à l'imiter, en remaniant, en manœuvrant sa très-simple garde-robe : que de combinaisons, l'autre jour, pour la garniture d'un chapeau, hélas ! et pour mettre au dernier goût ce qui se bornait à être d'assez bon goût !

Vous savez, chère tante, que nous nous sommes efforcés de donner toujours à nos bien-aimés enfants ce qui sied à leur position ; l'extérieur de mes filles est convenable, quoique d'une très-grande simplicité ; en supprimant le superflu, on trouve le large nécessaire ; Hélène pourrait, sans rougir, se contenter de ce qui plaît tant à sa sœur ; ses efforts, souvent maladroits, pour imprimer un cachet de fausse élégance à ces parures modestes, me font peine, parce qu'ils trahissent l'état de son âme. Elle n'est pas heureuse ; son caractère même, autrefois enjoué et facile, s'est altéré ; elle a de l'humeur après avoir vu d'autres jeunes filles, après avoir assisté aux visites des femmes, des filles des colonels et des généraux ; le dard de l'envie pique ce pauvre cœur, que je voudrais tant réchauffer et réjouir. Et pourtant, chère tante et amie, quel que soit mon désir de la contenter, de la faire sourire (on paierait cher parfois un sourire d'enfant !), je résiste ; je n'accorde rien à ses goûts futiles, car ce ruban, ce bijou que je lui donnerais si volontiers, prélèverait sur la part des autres un livre nécessaire, un objet utile, une dépense urgente pour leur santé ou leurs études... Je ne le puis, je ne le dois pas ; elle me trouve dure peut-être, ma chère Hélène, que j'ai toujours tant aimée parce qu'elle me retraçait le visage et la bonté de son père... Priez donc pour elle, elle, la seule qui, depuis vingt ans, m'ait fait regretter parfois de n'avoir pas de fortune ! Le bon Dieu ne changera-t-il pas son cœur ?

Adieu, chère tante, je vous embrasse et je vous aime ; pensez un peu à nous.

Votre dévouée nièce,  
THÉRÈSE CHATILLON.

### Thérèse à sa tante Eulalie.

Paris, mai 18...

Je vous ai peu écrit cet hiver, ma bonne tante ; Agnès m'a remplacée ; je me suis beaucoup occupée de Gaston, qui va faire, un peu tard, sa première communion ; les études à la maison, auxquelles s'associait mon Valentin et ma petite Claire, le soin de les conduire tous aux catéchismes, si excellents à Paris, tout cela m'a pris bien du temps ; puis, j'ai une correspondance assidue avec mon cher Félix, mon élève de Saint-Cyr ; il aime tant les lettres de la maison, et c'est un si bon signe ! et la vie ne passe-t-elle pas à Paris plus vite qu'ailleurs ? Ne croyez pas cependant que nous ayons donné du temps au monde ni aux plaisirs ; nos relations se bornent à des visites (assez nombreuses, il est vrai), nous n'acceptons aucune invitation, au grand regret de la pauvre Hélène, et nos jouissances de l'été se borneront à quelques promenades au Luxembourg et aux Tuileries, où l'on entend

*gratis* de si bonne musique. Les jours de sortie de Félix et d'Octave, nous visitons les monuments, les musées, plaisirs délicats et rares qui, à Paris, ne coûtent pas bien cher. Nous les apprécions, tous, sauf Hélène : ce n'est pas là ce qu'elle voudrait. Je souffre beaucoup du travers d'esprit de ma pauvre fille, contre lequel je ne lutte que par la force d'inertie ; je n'en parle plus à personne, mais le bon Dieu sait avec quelle ardeur mes soupirs demandent pour elle l'humilité, la modestie et la conformité à son sort. Cette enfant ne sait pas que le bonheur qu'elle rêve est là, à côté d'elle, sous sa main, et non dans les espaces dorés et imaginaires où son esprit s'élançait : mais comment lui faire comprendre ce qui pour moi est une vérité palpable ? pourvu que la cruelle expérience ne s'en charge pas !

J'ai rencontré hier, en faisant quelques emplettes dans un magasin, une de mes amies de jeunesse, Alice Mesnier, qui est maintenant madame Dumoutier. Je ne l'avais pas reconnue ; je vis venir à moi une femme d'un aspect distingué, mais pâle, languissante, et dont la grande taille semblait courbée par un précoce épuisement ; elle vint vers moi les bras ouverts, en me nommant, et je fus obligée de lui demander son nom. Comment reconnaître Alice, si vive, si animée, dont les yeux et les lèvres riaient toujours de concert, dans cette ombre enveloppée de si élégants suaires ? Elle m'avait reconnue aussitôt, et me le dit en me serrant les mains.

« Je ne veux pas vous quitter, me dit-elle, puisque je vous ai retrouvée, chère Thérèse. Ma voiture est à la porte, souffrez que je vous reconduise. »

J'acceptai, et j'appris en route l'histoire d'Alice. Elle est le rêve réalisé d'Hélène : elle est riche, elle est élégante ; elle portait un admirable châle de l'Inde ; ses chevaux m'ont paru superbes. Elle m'a dit elle-même, sans en paraître ni plus fière ni plus gaie, que M. Dumoutier, son mari, avait réalisé dans l'industrie une fortune immense. Mais elle a perdu deux enfants, mais sa santé est déplorable, mais (j'ai cru comprendre ceci) son mari n'est pas toujours aimable : que peut l'argent à ces chagrins divers ? Oh ! si mon Hélène avait pu entendre avec quel ton profondément triste Alice parlait de ses peines, avec quel ton profondément ennuyé elle avouait sa richesse !

« Depuis longtemps, me disait-elle, je n'ai pas eu un aussi bon moment. Je vous avais perdue de vue, Thérèse ; vous vous êtes laissé oublier par toutes vos amies.

— J'ai si peu de temps à moi, répondis-je ; il faut me pardonner.

— A condition que nous nous verrons quelquefois.

— De tout mon cœur, chère Alice.

— Vous ne sauriez croire combien je me rattache aux souvenirs de ma jeunesse : le présent est si triste !

— Voyez-vous encore notre ancienne amie Sydonie ?

— Hélas ! Thérèse, elle est morte ! Elle était un peu excentrique, mais bien aimable.

— Il est vrai ; pauvre Sydonie ! Et Albertine, madame Lavaux ?

— Ah! pour celle-là, répondit Alice en s'animant, permettez que je vous dise que je ne la vois pas et n'ai pas envie de la voir. Vous ne savez donc pas, chère Thérèse, ce qu'est Albertine? une véritable maniaque que l'amour de l'argent a rendue folle! elle a fait de son mari le plus malheureux des êtres, elle a obligé son fils à s'engager, quoiqu'il n'eût pas une grande vocation militaire, mais il manquait de tout, il était la risée de ses camarades... pauvre enfant! il n'avait pas le droit d'acheter une cravate, un journal, ou de donner un sol à un pauvre. Vous ne vous figurez pas cet intérieur, où tout est gêne, calcul et privations, à côté d'un des plus beaux coffres-forts de Paris.

— Mais M. Lavaux n'a donc aucune autorité chez lui?

— Aucune, il a le droit de gagner de l'argent. A la moindre proposition de dépense, sa femme lui fait des scènes aussi furieuses que ridicules, et il cède pour avoir la paix... Quelle paix! du reste, la seule paix possible avec Albertine, ce serait la séparation ou l'interdiction, car elle est vraiment folle... tout ce qu'on raconte des fameux avares, de leurs ruses, de leurs terreurs, on prétend qu'elle le réalise dans sa maison... je n'y vais pas voir, bien entendu... c'est le bruit public...

— J'en avais ouï quelque chose, » répondis-je en pensant à ce malheureux. Albert, que vous avez plaint jadis, ma bonne tante, et à qui mon mari a peut-être sauvé la vie. J'ai pitié de son fils.

« Et moi! moi que tous les jeunes gens intéressent à cause... à cause de mes deux bien-aimés... »

Elle poussa un profond soupir et ajouta avec douceur :

« Vous êtes heureuse, vous, Thérèse ; cela me fait du bien : croyez que je verrai vos enfants avec bien du plaisir. »

Elle m'embrassa, nous étions arrivées. — Je la quittai en lui promettant d'aller la voir, et je me suis amusée, ma bonne tante, à vous dire cette rencontre qui renoue le présent au passé, déjà si loin. Je retrouverai, je crois, dans Alice une relation agréable pour moi et sans danger pour mes enfants. Vous savez que les influences morales, si graves à cet âge, me préoccupent toujours.

Adieu, chère tante et amie ; nous vous embrassons tous avec le plus tendre respect.

Votre nièce dévouée,

THÉRÈSE CHATILLON.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

## LE BOULET DU TONNERRE

(SUITE.)



Un seul homme parmi ceux dont le poste de combat était la dunette de l'*Aquilon*, témoignait par ses grimaces, ses gestes et ses grognements sourds d'une agitation que tous les autres comprimaient. Matelot accompli, brave comme Monbars, le père Nordest — tel était son nom de guerre — avait perdu au Canada, avec les deux tiers de la peau de son crâne, la possibilité de maîtriser ses mouvements nerveux. Les indigènes l'ayant fait prisonnier, le scalpèrent, quand il fut sauvé par un détachement de soldats français.

Depuis, il roulait des yeux hagards. Par moments, il avait l'air d'un fou. Ce vieux coureur d'aventures, maintenant quartier-maître de timonnerie, inspirait à tous les moutiers du bord une véritable terreur. Son front dénudé, violacé, coururé, hideux, son teint brûlé, ses rides profondes, son allure brusque, n'avaient rien de fort agréable. Les apercevait-il folâtrant, dans quelque coin, il s'avançait les poings fermés, la face décomposée par d'horribles contractions et leur criait d'un ton féroce :

« Les Illinois et les Algonquins m'ont gâté l'âme, je mange la chair humaine! Ouf! je vais te manger!... »

Et les mousses, moitié riant, moitié tremblants, de fuir dans toutes les directions.

Le père Nordest n'en remplissait pas moins bien ses fonctions de timonnier. Les officiers et le commandant, qui connaissaient ses aventures, avaient pour lui une bienveillance particulière. Du reste, au plus fort de ses accès, il n'avait jamais fait le moindre mal à personne. Quoique surexcité par l'odeur de la poudre, le tambour et le canon, il ne commettait aucune faute et se battait vaillamment. Jules se trouvait tout près du formidable grognard, dont les nerfs commençaient à s'agacer et qui disait entre les dents :

« Allons-y! mangeons-nous! Rôtis ou bouillis, tout me va!... »

Jules ne pouvait bouger, et en vérité, le voisinage de l'inoffensif père Nordest l'inquiétait beaucoup plus que les menaçants préparatifs de l'ennemi.

Vers huit heures du soir, l'*Impérieuse* et deux autres frégates anglaises, commandées par lord Co-

chrane, vinrent mouiller au vent de l'estacade, hors de portée de canon des forts. Elles étaient suivies de grosses barques chargées d'artifices incendiaires. La position de ces bâtiments, qui portaient des fanaux à leurs divers mâts, était parfaitement choisie pour jalonner la route des brûlots.

Deux coups de canon furent tirés par lord Cochrane.

« Voici la danse de mort ! » murmura le terrible Nordest.

Pour le coup, Jules tressaillit.

Des masses sombres se détachaient de la flotte anglaise et glissaient parmi la tempête.

« Allumons le feu du conseil ! grommelait le père Nordest. Bas les calumets de paix ! Parons les broches et les marmites ! »

Jules fut tout heureux quand ce diable de voisin reçut l'ordre de monter au mât d'artimon pour y rectifier le passage des drisses de fanaux.

Des fusées sillonnent le ciel ; quelques rares coups de canon se font entendre. Dans les deux armées, les derniers ordres sont ainsi transmis par les amiraux.

Enfin, à neuf heures, une lourde barque fait tête sur l'estacade, et le choc est immédiatement suivi d'une explosion épouvantable. La gerbe de feu teint en rouge la mer, les côtes et l'escadre. Les Français n'aperçoivent auprès de leur estacade qu'un très-petit nombre d'embarcations, car la plupart, trop chargées d'artillerie, n'ont pu triompher du courant.

« Je vois mon frère juste au milieu du feu ! » s'écrie Jules frémissant.

Le commandant Maingon a reconnu aussi l'aspirant et son canot au poste le plus terrible.

Soudain tout retombe dans les ténèbres.

« Que s'est-il passé ? » se demandait le capitaine Guillaume Conseil.

Par les gens échelonnés au passage des poudres et des projectiles, le bruit se répand jusque dans les profondeurs du vaisseau qu'un catimaran (1) vient d'éclater au centre de l'estacade.

« Mon Dieu ! murmura Guillaume Conseil, prenez mon fils sous votre sainte garde ! »

L'estacade a résisté. Mais à peu de distance la mer est couverte de barques et de navires enflammés qui dérivent sur elle drossés par la tempête du nord-ouest et l'impétueuse marée de flot.

Lord Cochrane et le colonel Congrève se complimentent réciproquement. La direction navale de l'entreprise est parfaite ; coup sur coup, les lourds brûlots frappent juste au point convenable. Les artifices incendiaires ne remplissent pas moins bien leur office ; les pots à feu, les tonnes d'essence, les combustibles fulminants, les fusées dont le colonel lui-même est l'inventeur, fonctionnent à souhaits.

Le grand canot de l'*Aquilon*, se trouvant tout près du catimaran, ne souffrit pas de son explosion, car les éclats, décrivant de toutes parts leurs paraboles, tombèrent à très-grande distance, et jusqu'à bord des vaisseaux de la première rangée.

Pendant que le dôme embrasé illuminait Colin et ses rameurs :

« Vive Marguerite ! pensait le brave aspirant, mon père a levé mes arrêts et ma consigne, je veux qu'il soit content de moi !... Enfants, commanda-t-il ensuite, parons les grappins, et si l'estacade craque, attrape à détourner les brûlots !

— Monsieur, dit le patron du grand canot, m'est avis que pour ça notre chien de canon nous alourdit beaucoup.

— D'accord ! mais il va nous servir ! minute donc ! Et après, je crois bien qu'il fera son trou dans l'eau !

— Pour nous empêcher d'y faire le nôtre ! ajouta le patron.

— Ainsi soit-il ! » riposta l'aspirant, avec un entrain martial.

L'obscurité qui avait succédé à l'illumination infernale, cessait tout à coup. Autour de l'estacade, on y voyait comme en plein midi. A un quart d'encablure, la mer était comme une fournaise.

Les grands canotiers ramaient contre le courant. Pour son agrément particulier, Colin en personne pointait le canon. Au besoin, comme on voit, il savait jouer d'un autre instrument que de sa sentimentale guitare.

### III

#### LES BRÛLOTS

Aux avant-postes, le commandement d'ensemble était impossible. Chacun des officiers ou des aspirants qui montaient des embarcations de la flottille suivit son inspiration.

Il devenait évident que l'estacade ne résisterait pas à la masse compacte des brûlots anglais, parmi lesquels se trouvaient des bâtiments de fort tonnage, chargés de voiles et rapidement poussés par la marée. Parmi ces carcasses sacrifiées à notre perte, il y avait une frégate et même un vieux vaisseau de ligne. Le reste se composait de transports, trois-mâts, brigs, cotres ou chasse-marée. Munis de mains de fer et de grappins destinés à se prendre aux gréments des vaisseaux français, tous ces bâtiments étaient dirigés par des officiers habiles et d'intrépides marins qui n'en sortaient qu'au dernier moment après y avoir allumé l'incendie. Les Anglais procédaient avec une méthode rigoureuse.

On ne peut dire que les Français fussent bien commandés ; et cependant les actes héroïques se multiplièrent au point que l'entreprise des ennemis n'amena pas à beaucoup près le résultat qu'en attendait lord Cochrane.

Au moment où l'estacade allait céder, la plupart des embarcations retournèrent à bord de leurs vaisseaux pour les protéger de plus près. Quelques-unes restèrent aux avant-postes. Le grand canot de l'*Aquilon* fut de ce nombre.

Du sang-froid et de l'entrain, rien de tel pour faire merveilles. Colin, par sa belle humeur, donne l'exemple à ses gens. Il choisit si bien son temps, que son coup de canon coule un gros coffre incendiaire avant que l'estacade soit atteinte. Mais quelques boulets isolés devaient être impuissants contre les gros brûlots. L'estacade fut rompue avec un indescriptible fracas. Les explosions se succédaient.

« C'est commode, dit Colin, on y voit pour bien

(1) Sorte de radeau. On écrit aussi *catimaron* et *catamaran*.

gouverner. Canonniers ! le canon à la mer ! et après aux grappins ! »

Les débris des premières machines infernales et les projectiles dont elles étaient chargées retombaient en pluie de fer et de feu. Les bombes et les obus sillonnaient l'air. A-bord des vaisseaux français, on éteignait au fur et à mesure de petits incendies partiels. *L'Aiglon*, l'un des vaisseaux de la seconde ligne, ne reçut que peu d'éclats.

Son grand canot, ballotté par la grosse mer, se défendait contre le choc des mâts, des espars et des blocs flottants qui dériyaient de tous côtés. Un madrier énorme va le défoncer par la joue, juste à l'instant où les canonniers, profitant du roulis, parviennent à jeter leur pièce par-dessus le bord. Le canon tombe sur le madrier et le coule ; l'embarcation a franchi l'obstacle.

« La coque est parée ! dit Colin. Doublez les avirons ! Êtes-vous content, patron ? Nous voici légers comme l'hirondelle. »

Une masse sur laquelle aucun feu n'était allumé s'avancait au milieu des brûlots en flammes. C'est un gros brig ; ce doit être une machine plus redoutable que les autres. Colin fait lancer un grappin dans les agrès de son beaupré, l'accroche, le remorque et parvient à l'échouer sur l'île d'Aix. Ce fut contre l'avis du patron du canot, qui opinait pour s'en emparer, orionner ses voiles et s'en aller mouiller dans les eaux de la Charente.

« Merci ! fit Colin en souriant. Quand même nous n'aurions pas l'ordre exclusif de détourner les brûlots, je ne me soucierais guère d'une prise pareille. Vous n'avez pas le nez fin, mon camarade. »

— Comment donc ça, monsieur Colin, sans vous commander ?

— Je gagerais qu'en montant à bord nous mettrions le pied sur quelque détente qui nous ferait tous sauter mieux que des pantins !

— Au fait, murmura le patron, l'Anglais a des inventions si pures ! »

Colin avait raison de tous points. Le brig *l'Entas*, qui, plus tard, fut remis à flot et armé par les Français, était rempli de matières fulminantes dont l'explosion devait être déterminée par de nombreuses et perfides gâchettes. Pour prévenir tout accident, il fallut, quand on s'en empara, user de précautions les plus minutieuses.

Les rameurs et les canonniers du grand canot se disaient entre eux avec admiration :

« Décidément, notre aspirant est un malin ! »

Leur confiance en lui s'accroît ; leur ardeur ne connaît plus de bornes. Aucune des embarcations françaises ne détourna autant de brûlots que celle de Colin, qui, au point du jour, n'avait pas encore réparé à bord, où le commandant Maingon, son père et son frère le croyaient perdu.

Cependant *l'Aiglon*, de son côté, courait les plus grands périls.

Dans l'escadre française, un désordre inexplicable avait suivi la rupture de l'estacade par les brûlots qui abordèrent plusieurs vaisseaux et les contraignirent à couper leurs câbles. A défaut des voiles hautes dont on ne pouvait faire usage, puisque, malheureusement, les mâts supérieurs étaient dépassés, les vaisseaux appar

ses voiles pour s'échouer au rivage. S'ils avaient eu toute leur mâture, ils auraient pu, pour la plupart, rester à flot, et le désastre eût été conjuré.

Tout en appareillant et s'abordant les uns les autres, les Français tiraient à bout portant sur les brûlots ou les faisaient dévier à l'aide de leurs chaloupes.

Lord Cochrane avait prémédité un embrasement général. Pas un de nos navires ne fut brûlé par ses machines incendiaires. Les braves gens qui montaient nos canots en détournèrent beaucoup. Quelques-uns furent coulés par notre artillerie. D'autres enfin, évités par les vaisseaux au moyen des embossures, se perdirent à la côte.

*Le Régulus*, de 74 canons, commandé par Lucas, fut accroché par des brûlots et s'en débarrassa sans trop de difficultés. Le vaisseau amiral *l'Océan* courut de grands risques et perdit plusieurs marins qui tombèrent dans les flammes, mais le péril fut également éloigné.

La formidable combinaison des Anglais avortait donc ; et cependant leur succès devait être complet.

La perte de notre escadre fut consommée, — par cet unique motif qu'imprévoyant et mal habile avant l'action, l'amiral ne prit ensuite aucune des mesures qui eussent prévenu la catastrophe. Abdiquant en quelque sorte au moment du danger, il signala aux vaisseaux liberté de manœuvre. La confusion redoubla. L'escadre était désorganisée. Chaque capitaine, si brave qu'il fût, ne se préoccupa plus que de son propre bâtiment. Un courage immense fut dépensé, mais sans ensemble. Et le crépuscule éclaira la plus lamentable situation.

De nos onze vaisseaux, deux seulement étaient encore au mouillage. L'un, *le Foudroyant*, de 120 canons, monté par le contre-amiral Gourdon et commandé par le capitaine de vaisseau Henry, n'avait pas bougé de son poste ; l'autre, *le Cassard*, de 74, capitaine Faure, après s'en être écarté un instant pour éviter les brûlots et les abordages, avait habilement repris le sien.

De ça, de là, quelques vaisseaux ou frégates avaient eu le bonheur de pouvoir jeter l'ancre. *Le Patriote*, de 74, capitaine Mahé, se trouvait ainsi à l'abri dans la Charente. Assez près de lui, échouèrent *le Tourville*, que commandait le capitaine de vaisseau Lacaille, les frégates *l'Hortense*, *la Pallas* et *l'Elbe*, tous bâtiments en position de se remettre à flot.

La frégate *l'Indienne*, moins heureuse, a naufragé sur les rochers de l'Aiguille.

*Le Jemmapes*, capitaine Fauveau, est envasé dans la rivière non loin de *l'Océan*, qui, ayant coupé ses câbles l'un des premiers, fut cause que *le Tonnerre*, commandé par le capitaine de vaisseau Clément de la Roncière, dut en faire autant pour éviter le choc.

*Le Tonnerre* fut ensuite dressé sur les rochers des Palles. *La Ville de Varsovie*, vaisseau magnifique à peine sorti des chantiers, *le Calcutta*, de 84, pris sur les Anglais en 1805, ont naufragé sur les mêmes écueils.

Là aussi vint échouer *l'Aiglon*, et certes, le brave commandant Maingon n'eut rien à se reprocher. L'abord, il avait fait de son mieux pour rester

ferme à son rang. Pendant la première heure, en virant sur ses embossures, il avait paré tous les dangers.

Alors enfin, le capitaine Conseil agissait. On fit feu presque à bout portant sur plusieurs brûlots. On manœuvrait aussi bien que peut manœuvrer un navire à l'ancre.

Par malheur, à dix heures du soir, la *Pallas*, qui est en dérive, aborde l'*Aquilon* et le paralyse à l'instant où un énorme brûlot vient en travers sous son beaupré.

Ressource désespérée, il faut sur-le-champ couper les câbles. Maingon en donne l'ordre à regret. Conseil l'exécute avec fureur.

Un foc a été hissé, le vaisseau présente ainsi le travers au brûlot fatal, le coule d'une bordée et passe à toucher le *Jemmapes*, qui a trop à faire pour lui jeter une amarre. L'*Aquilon* tente en vain de reprendre son rang; le vent et la marée l'entraînent vers la Charente. On gouverne le moins mal possible. Durant deux heures entières, on lutte énergiquement. Faute de toile, il faudra succomber.

A minuit, le vaisseau touche sur la pointe des Palles.

Noblement secondés par ses gens, Maingon essaye de se retirer de cette fâcheuse position. La marée contrariera tous leurs efforts. En vain l'on se hâte sur une ancre de miséricorde mouillée à grand-peine, le fond est vaseux et mou, l'ancre ne rend aucun service. En vain l'on appareille toutes les voiles manœuvrables, le vent du nord-ouest et le courant rejettent le vaisseau sur fond de roche.

A deux heures la mer se retire, il y reste cloué.

Aux plus rudes travaux succède alors une inaction déplorable. Guillaume Conseil peut monter sur le pont. D'un coup d'œil, il apprécie l'étendue de la catastrophe : les batteries des vaisseaux dispersés sont éclairées, car partout on travaille, et l'amiral a hissé ses fanaux de position.

Or, l'amiral n'est plus à son poste.

Au large, d'autres feux indiquent que les Anglais se préparent à profiter de notre désordre.

Le brave et loyal officier soupire amèrement. Il rend compte ensuite au commandant Maingon de tout ce qui a été fait dans sa batterie, reçoit de justes éloges, s'incline et s'éloigne avec tristesse.

Le pourvoyeur Jules, assis près de son obusier, n'ose s'approcher de lui, mais son attitude dit assez que Colin n'a point reparu.

Guillaume Conseil fait le tour du pont, n'interroge personne, regarde, cherche, ne retrouve aucun des gens du grand canot, et pour cacher sa douleur paternelle, va se poster à l'extrême avant.

L'*Aquilon* est sur le lit de misère. Sa carène gémit. Dans sa membrure on n'entend que craquements lamentables. Le noble vaisseau souffre et se plaint. La mer qui se retire déferle contre ses murailles, se brise au gouvernail et soulève parfois l'arrière qui retombe lourdement. De bout en bout, la coque tressaille. Va-t-elle s'ouvrir? Le nord-ouest continue à souffler en tempête; les mâts ébranlés ne fléchissent point, mais tendent sous l'effort du vent à coucher le navire sur babord. Dans les agrès des grincements aigus qui déchirent l'oreille sont suivis d'horribles sifflements. Le vais-

seau s'incline par degrés; des chocs qui n'ont rien de trop dur annoncent qu'il s'accorde; la mer s'est entièrement retirée, les soubresauts cessent enfin. La masse inerte demeure immobile sur les rochers. C'est une trêve de quelques heures, car, d'autre part, la marée descendante ne permet à l'ennemi de rien entreprendre.

Ordre est donné à l'équipage de dormir en double. Sans pendre les hamacs, chacun s'étend dans son coin. Les hommes de faction seront relevés de demi-heure en demi-heure. La ration de repos est ainsi distribuée le mieux possible. Mais qu'au premier coup de sifflet chacun soit sur pied!

Jules s'endort du profond sommeil de son âge en serrant entre les bras le bouton de bronze de son obusier. Non loin de lui, sur la cage à poules qui occupe le milieu de la dunette, le timonier Nord-est ronfle comme un trombone; son sommeil fiévreux est singulièrement agité; il bondit, se tourne, se retourne et mêle à ses ronflements les plus étranges propos.

« Illinois! Algonquins! Anglais! Peaux-rouges! habits rouges!... Scalpé, brûlé, rôti!... Fricassé! Que je les mange avant qu'ils me mangent! vive la salade de celleri!... Tas de scélérats! »

Le commandant Maingon qui, seul, n'essaya pas de dormir, était assis à gauche de l'enfant blond dont le sourire répondait sans doute à quelque doux rêve du foyer maternel; de l'autre côté, il avait le grognard au crâne dénudé que les événements de la nuit surexcitaient outre mesure. Le front dans la main, il méditait. Marin et savant, officier de guerre et calculateur habile, il réfléchissait en homme qui a fait une étude spéciale des forces mécaniques.

« A mer montante, dès que l'*Aquilon* sera susceptible de flotter, que l'amiral me permette de porter une amarre à bord de l'*Océan*, qui, solidement ancré, sera un excellent point d'appui, et je sauve au moins notre coque. Nos fonds seraient-ils crevés, en nous déchargeant de l'artillerie et de tous les corps lourds, je ramènerai le vaisseau en rivière. Mais si par bonheur les voies d'eau ne sont pas trop grandes et que je sois encore en état de combattre, c'est là que j'irai! »

Maingon tendait le bras vers le *Foudroyant* et le *Cassard*, dont il enviait le sort.

Guillaume Conseil, tout habillé, s'était jeté sur sa couchette.

« L'ordre est de dormir! murmura-t-il. Si mon esprit et mon cœur ne peuvent obéir, que mon corps au moins se défatigue. Colin, mon brave fils, où es-tu? Oh! mon Dieu! il aura trop bien suivi mes instructions. »

Aux premières lueurs du crépuscule, l'infortuné père était sur la dunette auprès de son petit Jules, qui dormait toujours profondément. De crainte de troubler le commandant Maingon, il passa sans bruit à l'arrière. De là il observait la rade, la mer et la Charente, cherchant partout d'un œil inquiet.

Un peu en dedans de la pointe, flotte, amarrée sur son cablot, une embarcation légère, dépourvue de canon, mais de la dimension et de la coupe du grand canot. Guillaume Conseil frémit d'espoir, braque sa longue-vue, et voit à l'arrière, étendu sur

les tapis, son fils Colin, qui, lui aussi, dort d'un sommeil paisible, — du sommeil des victorieux.

L'âme de l'officier breton passa tout entière alors dans le regard de reconnaissance qu'il adressa au Dieu Sauveur. Son cœur battait; ses lèvres ne s'entr'ouvrirent point. Jamais pourtant plus éloquents actions de grâce ne montèrent comme un éclair vers le trône de l'Éternel.

La diane retentit.

Colin s'étira, se dressa sur son banc, chercha des yeux l'Aquilon, l'aperçut échoué sur les Palles, et reconnaissant son père, agita en l'air son chapeau ciré.

« Debout, matelots, debout ! Lève le grappin, arme les avirons ! Allons à bord, si c'est possible ! »

Après le passage de tous les brûlots, Colin n'ayant aucun moyen de retrouver le vaisseau, avait orienté sa misaine pour aller s'abriter en rivière dans la meilleure position.

« Mon fils est marin ! » pensa Guillaume Conseil avec fierté.

Peu d'instants après, en sa présence, l'aspirant rendait compte de ses faits et gestes au commandant Maingon, qui s'écria :

« Si tout le monde, cette nuit, s'était comporté comme vous, mon jeune ami, les Anglais en seraient pour leur courte honte et les frais de leurs armements (1). »

Puis se tournant vers le lieutenant de vaisseau :

« Capitaine, poursuivit-il, votre fils a fait plus que son devoir. Que Dieu me prête vie, le ministre et l'Empereur seront instruits de sa belle conduite !

— Merci, commandant, merci ! » murmura l'officier non sans un juste orgueil.

Quant à Colin :

« J'ai tâché, répondit-il simplement, d'exécuter les ordres de mon père. »

Jules, qui n'avait pas quitté son poste de pourvoyeur, était à deux pas. Il écoutait et contemplait avec admiration son frère, dont le père Nordest dit, sous forme de péroraison :

« A la bonne heure ! celui-ci n'est pas un Algonquin en habit rouge ! »

G. DE LA LANDELLE.

(La fin au prochain Numéro.)

(1) Ces frais s'élevèrent à plus de seize millions.

## LE CHATEAU DE JOYEUSE-GARDE

**C'**est assez ! Quittons les sombres, les trop mélancoliques côtes de Quimper, fuyons les mugissements des vagues qui frappent sans relâche et avec un bruissement si lamentable la pointe de Penmarc'h : ces plaintes de l'Océan retentissent dans l'âme stupéfiée du voyageur, tantôt comme les lamentations des trépassés, tantôt comme un concert assourdissant d'imprécations et de menaces échappées de l'enfer. Fuyons cette pointe maudite !

Voici le beau pays de Léon, voici l'oasis, voici le repos ! le repos au milieu des mousses, des clématites, des chèvre-feuilles ! le repos au sein des paisibles vallées et des riches moissons ; dans ces jolies maisonnettes blanches, sous les frais ombrages des taillis d'où s'élancent, sveltes et protectrices, tant de gracieuses flèches dentelées à côté des croix enlitrées et des calvaires.

Voici le repos, surtout à l'ombre de ce charmant sentier tout imprégné des senteurs matinales, qui monte, mystérieux entre mille, dans la campagne de Brest, non loin de Landerneau. Et cependant les sentes (1) sont presque toutes rocheuses et rudes en

(1) Vieux mot qui s'est dit pour sentier.

Bretagne ; mais ici, l'ombre est si douce sous cette voûte de feuillage ! Les oiseaux y chantent tout le jour, et leur innocente harmonie apaise si bien l'agitation, l'angoisse qu'avaient amassées les rugissements de Penmarc'h ! Les oiseaux ne crient pas : « Malédiction et mort ! » comme à Penmarc'h ; ils disent : « Courage, le chemin est escarpé, il est étroit, tortueux, mais ses habitants vous souhaitent la bienvenue ! » Les oiseaux disent encore : « Voyageur, salue la grande croix du carrefour ; elle a été placée là par les anciens, afin de conjurer les malélices des démons qui hantent plus particulièrement les lieux solitaires. » C'est que, en effet, ici commence la terre des enchantements et des merveilleuses fictions ; mais l'œil étonné cherche en vain les hautes futaies des forêts de Talamon et de Joyeuse-Garde : leur emplacement est dévasté, quelques arbres séculaires sont seuls restés là, comme pour en indiquer la place et en faire les honneurs aux générations actuelles. Une arcade en ogive est la seule construction qui reste debout de tout le château de Joyeuse-Garde, et se dresse au sein d'un feuillage d'arbustes et de buissons. Cette ruine, couverte de ces lincauls de verdure dont tous les édifices de la Bretagne sont tapissés, est du plus poétique effet. Quelques pans

de hautes murailles et l'emplacement des anciens fossés permettent de reconnaître les contours de la forteresse. On voit encore sur le sol la base des tours qui en flanquaient les angles, et celle du donjon royal qui occupait le milieu de l'un des côtés. Telle est aujourd'hui la dernière trace du château de Joyeuse-Garde, où le roi Arthur tenait autrefois sa cour dans la Bretagne armoricaine, au milieu des chevaliers de la Table-Ronde.

Mais déjà bien avant qu'il eût retenti de joyeuses fanfares, de joutes et de tournois, le gai castel avait connu les combats sanglants, les assauts, les alarmes; on le nommait alors *Château des pleurs dans la forêt* (1). Les pirates de l'Hibernie s'étaient avancés bien souvent sous ses murs par le détroit de Mull Gull (le goulet de Brest); ils avaient tenté bien des fois de s'en emparer, et ils y eussent très-certainement réussi sans la miraculeuse protection d'en haut. — Un soir que les assiégés, à genoux sur les remparts, priaient Dieu de les délivrer, la sentinelle qui veillait au haut du donjon aperçut un navire qui remontait la rivière. « Voici, s'écria-t-elle, le serviteur de Dieu qui vient nous sauver! » Les cris de joie des assiégés furent entendus des fugitifs de la campagne environnante, cachés dans la forêt. Ils s'écrièrent à leur tour: « *Meurmet à goa ez er goard!* (Il y a beaucoup de joie parmi la garde!) » De là le nom de *Joyeuse-Garde*, donné depuis au château de Garde-Douloureuse. Le navire qui apportait la joie en venant sauver le château était monté par saint Thénan, saint Thénan ou saint Ténidor, fils d'un prince du Nord, élevé par un saint homme nommé Karentec. Un ange lui avait ordonné de passer dans l'Armorique, dont il devait devenir l'un des apôtres. Quand les Barbares arrivèrent sous les murs du château pour le dernier assaut, Thénan parut sur les créneaux de cette partie de Garde-Joyeuse dont on voit les ruines encore aujourd'hui. Il leur parla avec tant de persuasion et de force, que non-seulement il arrêta leur attaque, mais que, encore, il les convertit au christianisme. Plus tard, racontent les Bretons, il fit élever à force de bras une grande motte de terre cernée tout alentour de larges et profonds fossés, et bâtit sur son sommet un petit oratoire où il se tenait avec ses prêtres, et où il les recevait en cas d'agression comme dans une forte ville. Là se célébrait le service divin, se faisaient les exhortations et se tenaient les assemblées; on y administrait la justice, et le saint lui-même y faisait l'école et y instruisait la jeunesse. Les restes de cet ancien fort, qu'on nomme *castel Saint-Thénan*, couronnent encore aujourd'hui la butte factice. Celle-ci est revêtue d'une maçonnerie sèche de pierres larges. Les arbres ont disjoint ces pierres, ils ont enfoncé leurs racines dans la face du revêtement et le couvrent de leur feuillage. Le chiendent et la folle-avoine ont germé sur le peu de terre que les vents y ont déposée, et balancent sur le monticule leurs fleurs légères. On voit encore sur son sommet des vestiges de constructions et l'entrée d'un souterrain qui communique, dit-on, avec le château de Lesquelen, autre forteresse devenue aujourd'hui un joli

manoir. Non loin, les restes de la chapelle: un clocher et une charmante croix bretonne aux armes de la famille Carman.

La mémoire de saint Thénan, ainsi que celle des saints apôtres de la vieille Armorique, est restée en grande vénération parmi ces populations primitives au cœur fort et croyant.

En Armorique, comme dans le pays de Galles et en Irlande, les poétiques conceptions des bardes antiques sont toutes enveloppées de voiles naïfs et obscurs, nuageux comme les brumeuses côtes qui les ont vues naître; fils d'Armor ou fils de la verte Erin, Gallois ou Saxons, sont frères de la même origine, et cette origine se fait surtout sentir dans un grand nombre de leurs traditions et de leurs légendes populaires. Le roi Arthur, par exemple, tenait sa cour dans ses manoirs de Karléon et de Soinnion, au pays de Galles, et de Winthone, en Angleterre. Il avait sur un rocher inaccessible, en Écosse, un *burgh* (1) à vingt étages, qui voyait bien loin à son pied l'antique cité d'*Anéda* (2), et qui demeura imprenable jusqu'à l'invention de l'artillerie; mais il avait aussi dans la Bretagne armoricaine ses joutes et ses castels. Il ne nous appartient pas d'exposer ici les controverses sans nombre qui agitent encore la science au sujet du plus ou moins de réalité du personnage d'Arthur, ce type, le premier et le plus romanesque de la vieille chevalerie; la date de l'origine du poème d'Arthur est elle-même très-obscur.

Quoi qu'il en soit, nous pensons, après M. de la Villemerqué, que l'existence réelle, mais dépouillée de tout prestige merveilleux, d'un chef cambrien du nom d'Arthur ou d'Arthus, a donné lieu au poème légendaire du roi Arthur et des chevaliers de la Table-Ronde. Le chef est réellement et souvent appelé *empereur*, ainsi que son homonyme le héros légendaire; il porte également les titres de *généralissime*, *chef des nobles*, *conducteur des travaux de la guerre*, mais on ne trouve dans les anciens Bretons aucun détail sur l'origine de la fameuse Table-Ronde, dont le souvenir et la gloire accompagnent toujours son nom. L'un d'entre eux affirme avoir vu, en voyageant en Gaule un peu avant l'ère chrétienne, les guerriers de cette nation se réunir autour d'une table ronde pour leurs festins d'apparat. C'est, ajoute-t-il, après ces festins que s'ouvraient ordinairement les joutes, les combats donnés en spectacle et les autres exercices guerriers. Wace, poète breton, rapporte que le roi Arthur fit faire pour ses chevaliers une table ronde, qu'il créa pour eux l'ordre de ce nom, et assure que, encore même de son temps, c'est-à-dire au douzième siècle, les tournois étaient appelés *exercices de Table-Ronde*. Ne pourrait-on pas trouver là l'origine de la Table-Ronde du roi Arthur? Mais revenons à nos veillées bretonnes.

Émile Souvestre nous apprend que les conteurs en Bretagne se partagent en deux classes distinctes, « les *discreveliers*, ou conteurs sérieux, qui commencent toujours par le signe de la croix, mettent une sorte de solennité et d'emphase dans leur débit, et ne mê-

(1) C'est ce que veut dire le nom breton qu'on lui donnait: *Castel-Gouëtou-forest*.

(1) Noms des châteaux du nord de l'Europe au moyen âge.

(2) Ancien nom d'Édimbourg.

lent que très-rarement au récit leurs idées personnelles, et les *marvailhers*, ou conteurs gais, qui, bien que répétant aussi un thème appris, y introduisent assez souvent leurs propres inspirations.» Le soir d'un jour où nous visitâmes les ruines de Joyeuse-Garde, nous nous reposions des fatigues de cette longue excursion assis autour du foyer de notre hôte, ancien soldat de Charette et de d'Elbée. L'âtre pétillait de l'un des premiers feux du mois de la paille blanche (c'est ainsi qu'en Bretagne on désigne le mois le septembre). Le discrevellerr entra.

« Je l'ai fait appeler, nous dit le fils du vieux chouan, père lui-même d'une nombreuse et belle famille, qui nous entourait de soins et de prévenances, je l'ai fait appeler afin qu'il vous récréé des souvenirs de notre Arthur au château de Joyeuse-Garde. Voyez-vous, messieurs de Paris, ajouta-t-il d'un ton mystérieux et triste, mon père n'y est plus, lui, sa vue ne s'abaissera plus sur la terre, elle est tournée maintenant vers les portes du paradis; il ne vous dira rien qui vaille sur les belles choses qu'il a faites ou qu'il a sues en cette terre de péchés. Son visage ne sourit plus qu'aux nuages, et son âme ne s'ouvrira plus maintenant que devant la gloire du ciel. » Poétiques et délicates expressions du fils breton, nous apprenant ainsi, sans se douter qu'il fût sublime, que l'intelligence du vieillard s'était endormie au déclin de son existence, pour se réveiller plus radieuse bientôt dans le sein de Dieu.

Après un moment d'une silencieuse et respectueuse émotion, nous nous retournâmes vers le conteur, fin et rusé compère, qui prit aussitôt une pose académique, se campa fièrement au milieu du cercle des enfants, charmés et attentifs; et, tandis que la blonde ménagère, paysanne au profil raphaëlique, jetait une bourrée au foyer et rallumait la chandelle de résine accrochée dans l'âtre, nous écoutâmes, étonnés, les digressions sans nombre, les bôrs-d'œuvre insolites qui précédèrent l'histoire proprement dite du château de Joyeuse-Garde, du temps où Arthur y tenait sa cour.

Nous n'essaierons pas de redire tel que nous l'avons entendu le récit du discrevellerr de la ferme aux Genêts, ce nouveau barde en sabots. Voici, du moins, la légende d'Arthur, dépouillée des longs préambules, des énormes inventions, des images pittoresques qui, nous devons l'avouer, lui prêtèrent ce soir-là un charme tout particulier.

Il y a plus de treize cents ans que les aventuriers saxons, fendant la mer sur leurs *chioules* (1), à la recherche d'un soleil plus doux et de terres plus fortunées, s'abattirent sur la Bretagne comme un essaim d'oiseaux de proie. Mais ce ne fut pas sans résistance que les princes de ce pays leur abandonnèrent leurs *burghs* ou châteaux forts, bâtis sur de hautes montagnes, et que les habitants des vallées leur cédèrent leurs foyers, leurs champs et leurs arbres. C'est au sein de la lutte qui s'ensuivit que naquit le vaillant Arthur, la fleur des chevaliers de notre Armorique (2). Son père était un roi cambrien, appelé Uter

à tête de dragon, Uter le terrible, et sa mère une princesse bretonne nommée Gorloès. Le poème qui porte le nom d'Arthur nous le montre commençant à seize ans ses expéditions héroïques, et rien ne peut lui résister. Il remplit l'Europe de ses prouesses, et défait les oppresseurs de son pays en douze batailles rangées, tantôt au sommet des montagnes, d'autres fois au fond des forêts ou au bord des fleuves de la Cambrie et de la Bretagne. Pendant qu'armé de sa bonne épée Kalibourne, il mérite ainsi le nom de *Fléau des Saxons*, il extermine encore sur son passage les griffons, les hippogriffes, les dragons, nombre de géants, d'enchanteurs et de chevaliers déloyaux.

Dans les intervalles de ces faits d'armes, le roi Arthur passait la mer et venait se reposer au château de Joyeuse-Garde. Aussitôt, le son des clairons et celui des cors révélaient les bois dalentour. Durant ces haltes, en effet, les fêtes et les tournois se succédaient à la cour du roi cambrien. Des quatre coins de l'Europe accouraient les plus vaillants princes, attirés par sa renommée et par celle des chevaliers de la Table-Ronde, toujours pressés autour de lui. Par l'ordre d'Arthur, ils descendaient sur le glacis porter le défi à tout arrivant, et joutaient contre eux et ensemble. Là se distinguaient Didadam, écuyer favori du roi; son sénéchal Keux, appelé aussi *Kai le Long*, à cause de sa longue taille, et *le Gaudisseux*, à cause de sa finesse et de son caractère caustique et facétieux; puis Gauvain de Dreux, Ivain, ou le chevalier au Lion, Perceval, Gérard de Nevers, Galasso, Tristan le Léonais, Lancelot du Lac, son ami et son frère d'armes, le plus brave, le plus brillant, le plus beau chevalier de France. Les combats avaient lieu dans la prairie située au pied de la forteresse, et toujours sous les yeux des dames, qui, du haut des remparts, présidaient à ces exercices, aimaient les combattants et leur décernaient le prix.

Au dire des romanciers de l'époque, « tout se passe fort bourgeoisement à la cour d'Arthur, et plusieurs nous en ont laissé le tableau. Quand l'empereur se tient dans la grande salle, il s'assied pour se reposer dans un fauteuil de joncs verts, sur un tapis de drap aurore; il s'accoude sur un coussin de satin rouge, et là il dort souvent, attendant l'heure du repas, tandis qu'autour de lui ses chevaliers prennent un à-compte sur le souper en mangeant des viandes froides, en buvant de l'hydromel, devisant, contant des histoires ou leurs propres aventures chevaleresques, et souvent disputant si fort, surtout quand la reine s'en mêle, que le pauvre Arthur en est plus d'une fois réveillé en sursaut. » La reine, en effet, la femme d'Arthur, la belle Genièvre, est renommée par sa beauté et ses nombreuses aventures; mais elle n'est pas, tant s'en faut, un modèle à suivre. D'une humeur altière et contrariante, elle prend constamment à tâche de railler et de contredire le roi. Elle vit avec Arthur au milieu des chevaliers de sa cour, et écoute leurs discussions, entourée d'un cercle où brillent comme des étoiles l'incomparable Blanchefleur, la douce Yseult aux blonds cheveux, Fleur-d'Épine, Fleur-de-Lis, et

(1) *Chioules*, vaisseaux des Saxons, légers et de forme allongée.

(2) Arthur ou Arthus, commença à régner en 514. Ses États comprirent, selon les uns, l'île d'Albion tout entière

ou la Bretagne *transmarine*, selon les autres la Cornouaille, c'est-à-dire le pays situé à l'ouest du comté de Devon (le Devonshire).

beaucoup d'autres dames célèbres par leurs attraits et par leur histoire romanesque et accidentée. Placée sur son fauteuil doré, Genièvre coud au milieu d'elles dans l'embrasure d'une fenêtre, tandis que ces belles, dont elle est la reine aussi par la beauté et les grâces, brodent le satin, assises sur des tabourets également rehaussés d'or. Souvent elle mêle sa voix tranchante et caustique aux débats qui s'élèvent entre les chevaliers. Si pendant ce temps l'un des paladins de la Table-Ronde se présente à la porte du château, six damoiselles se lèvent, le désarment et s'emparent de son cheval; six prennent ses armes et les lavent dans un bassin d'argent jusqu'à ce qu'elles redeviennent éblouissantes; six autres mettent la nappe et préparent son repas; puis elles apportent de grands tapis ronds et des coussins de fine toile rouge qu'elles étendent sous lui et alentour, pour qu'il puisse se reposer; enfin, elles prennent le cheval du paladin et le déharnachent elles-mêmes aussi lestement qu'eût pu faire son meilleur écuyer.

Du reste, il n'y a pas tous les jours festival ou réception d'étiquette dans cette cour, mais l'ardeur de la joyuseté et de la bataille y fait éclore à tout propos des incidents inattendus. Un jour, par exemple, où le désœuvrement d'une chaude journée d'été réunissait le roi et ses chevaliers aux longues fenêtres cintrées de la salle d'armes, et où Lancelot se trouvait à côté d'Arthur, un paladin inconnu parut à l'entrée de la forêt de Talamon; il leva la tête, et, voyant Joyeuse-Garde habitée, il prit une autre direction et s'enfonça dans la forêt. Mais il avait été aperçu. Arthur, voulant savoir son nom et ce qui l'avait conduit si près de sa résidence, fit signe à Didadam et à Keux : « Allez, leur dit-il, mes féaux, et sachez comment ce chevalier est fort en prouesses. Qu'il fasse ses preuves, et puis recevoe courtoisie s'il y a lieu, et mène déduit dans notre château. »

Le sénéchal et l'écuyer rejoignirent le paladin au moment où il gagnait l'épaisseur du bois.

« Chevalier, s'écrie le sénéchal, joutes vous font peur? Or sachiez que jouter vous convient, ou laissez votre destrier à meilleurs chevaliers que vous n'êtes. »

Le chevalier, d'un air timide, dit que, bien qu'il ait reçu la chevalerie, male fortune ne lui a rien laissé de sa petite chevance (1); qu'il n'en a d'autre que ses armes et ce destrier qu'on lui convoite, et qu'ores il chemine vers un moustier où se peut qu'il aille s'enclorre. Keux lui répond :

« Mais ignorez-vous la coustume? nul chevalier ne passe sans jouter. Or sus, préparez-vous à ce faire, car à joutes êtes venu. »

L'autre résiste, mais enfin : « Chevalier du roi Arthur, dit-il, car bien m'appert que vous en êtes, bien qu'il me poise de jouter, si le ferai-je pour contenter votre roi, et un peu aussi, puisque nécessité le veut, pour mon propre honneur. »

Aussitôt on se prépare au combat. Les deux champions prennent du champ, se saluent et courent l'un sur l'autre. Le chevalier inconnu feint de ne savoir

pas mettre sa lance en arrêt, et reçoit sur son écu celle du sénéchal, qui vole en éclats; ensuite il manque exprès l'atteinte, et, en revenant, enlève d'un bras vigoureux le pauvre Keux, tout confondu, qu'il dépose sur le gazon. Didadam éprouve le même sort. Une foule d'autres guerriers surviennent, et sont l'un après l'autre désarçonnés. Alors le roi Arthur, plus intrigué qu'auparavant :

« Que te semble de ce champion? dit-il à l'oreille de Lancelot. Pour moi, j'en suis tout trespensé, et m'appert qu'il est grand jouteur. Qui penses-tu que ce puisse être? »

— Sire, lui est-il répondu, je ne sache que mon ami Tristan capable d'avoir ainsi marri vos chevaliers; or verrai-je bien si c'est li. »

Lancelot part, joint Tristan, détourne la lance et feint de n'avoir pu le toucher. Tristan en fait autant, mais au passer, les tronçons des lances brisées roulent sous les pieds du cheval de Lancelot et le font tomber. Tristan saute légèrement à terre. « Beau sire et ami, dit-il, je vous prends, et aux autres la liberté je donne. Pour vous, êtes mon prisonnier, et aucune départie ne nous disjoindra d'ores en avant. » Alors il découvre son front et se fait reconnaître à ses frères d'armes. On rit, on lui fait bel accueil, tous se pressent autour des inséparables, et le groupe, en se réjouissant et en devisant, conduit les deux amis près du roi.

Passons maintenant à des scènes moins pacifiques.

« Beau page, quel est ce château? suis-je pas ici à Joyeuse-Garde, au château du grand roi Arthur? »

— C'est ici le manoir de Joyeuse-Garde, mais non celui du roi Arthur.

— Beau page, je lève les yeux et je vois, en effet, que cette bannière et cet écusson ne sont point les siens. Que s'est-il passé, je vous prie, et qui est devenu maître de ce domaine?

— Son maître est celui que je sers, la terreur des félons et des chevaliers déloyaux, Tristan le Léonais, Tristan l'invincible.

— Beau page, je ne puis le croire : Tristan était l'Ami d'Arthur et l'un des féaux chevaliers de la Table-Ronde. Comment est-il le maître ici?

— Arthur s'en est allé par delà la mer, et Tristan a pris le château.

— Beau page, vous m'en imposez. Ne vois-je pas là la reine Genièvre à l'ogive de la tourelle? Ne vois-je pas ses cheveux d'or, son voile flottant et son blanc visage, sa beauté de fée, son surcot d'hermine, sa robe de brocart jonquille? Tristan ne possède pas ce château, et le roi Arthur conserve son bien.

— Arthur a été appelé par le roi Nantaléod contre les Saxons, et Lancelot a donné l'assaut à son beau château de Winthone; il a enlevé madame Genièvre et l'a menée dans ce manoir, dont le grand Tristan s'était rendu maître, et où la reine et Lancelot reçoivent de lui l'hospitalité. Vienne maintenant le vaillant Arthur, viennent les Saxons ou vienne l'enfer, aucun ni quiconque ne commandera à Joyeuse-Garde, hors Tristan, mon maître, et aucun n'aura madame Genièvre, hormis Lancelot du Lac, le grand paladin. »

Cependant peu de jours après, et malgré les protestations du beau page, Arthur a mis en fuite l'armée saxonne; il a su d'un messager ce qui est advenu en Bretagne et dans l'Armorique. Il prend vite congé

(1) Chevance, petite propriété, petit avoir personnel. Vieux mot.

de Nantaléod, apparaît comme la tempête sur le rocher de Winthone, et rentre en possession du château; puis il traverse la Cambrie, se jette avec ses paladins dans le premier navire amarré au port, ne s'arrête qu'au pied des remparts de Joyeuse-Garde, attaque les deux chevaliers, et, après assaut sur assaut, reprend sa forteresse et Genièvre.

Le château de Joyeuse-Garde a changé bien des fois de maîtres depuis le temps du roi Arthur. Son front a porté successivement l'écusson du vicomte de Rohan, la bannière du comte de Montfort, de Charles de Blois, du sire Gauthier de Mauny, du grand Du Guesclin; ses voûtes ont redit leurs noms, et ses murs n'ont été rasés que dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Mais de tant de grands souvenirs aucun n'est resté attaché à l'emplacement de ses ruines comme celui, plus romanesque, du roi Arthur. Au dire des paysans de ce canton de la Bretagne, la chasse de ce prince et ses paladins traversent encore comme l'éclair, dans les nuits d'automne, les taillis restant des forêts de Joyeuse-Garde, et on entend le son des cors et les aboiements de la meute. Cependant ils ne disent point que les cendres du roi Arthur aient été inhumées à Joyeuse-Garde. En effet, elles étaient visitées, il y a à peine trois cents ans, dans l'ancienne et opulente abbaye de Glastonbury, en Angleterre (1), où elles étaient honorées après un oubli de six siècles, laps de temps écoulé depuis la mort de ce chevalier. On les y avait transférées dans des circonstances assez curieuses. Arthur avait perdu la vie au milieu des profondes orêts qui entouraient Winthone (2), mais personne dans le pays n'avait voulu croire à sa mort; et tel était l'enthousiasme qu'entretenait son souverain et la foi qu'on garda longtemps à la prétendue puissance de l'art magique, qu'après six cents ans écoulés, les populations des campagnes le croyaient encore vivant, retenu seulement par un enchanteur dans quelque retraite ignorée; elles s'attendaient chaque jour à le voir reparaitre pour renouveler ses exploits et reprendre le cours de ses aventures. Et l'on persista dans cette croyance jusqu'à ce que, sous le règne de Henri II, roi d'Angleterre, Henri de Sully, abbé de Glastonbury, prit à cœur de rechercher la sépulture du héros breton. Il ne trouva, pour s'éclairer, que les chants traditionnels et populaires des anciens bardes. D'après leurs indications, il fit explorer l'île d'Avalonia ou Glastnei dans ses parties les plus désertes, hérissées d'épaises forêts et de la végétation vigoureuse qui envahit les lieux solitaires. Il fallut, pour percer ces ombres, employer la scie et la hache. On explora ce labyrinthe, et, dans l'endroit le plus sauvage, on découvrit deux pyramides de pierre ensevelies dans des halliers, et à leur base, sous le sol, deux cercueils creusés dans deux troncs de pierre (3). Sur l'un, on lisait : « Ci-gît enseveli le fameux roi Arthur, dans l'île d'Avalonia. » L'autre contenait le corps de Genièvre. La jeune reine était couchée dans toute la pompe royale, avec ses cheveux épars et ses

plus précieux atours. Chose merveilleuse, elle avait gardé sa beauté splendide et semblait seulement dormir; mais son corps tomba en poussière aussitôt que l'on y toucha. Une croix de plomb incrustée dans la pierre tombale qui fermait le cercueil du roi en fut détachée; on la déposa dans le trésor de l'abbaye, et elle resta suspendue dans le monastère tant que celui-ci subsista.

Quant aux restes du roi Arthur et de la princesse Genièvre, on les transporta dans la grande église des religieux, et ils demeurèrent sous ses ombres au milieu des tombeaux des saints jusqu'à la dernière période du règne de Henri VIII. Ce prince se hâta alors de faire disparaître de son royaume tous les monuments catholiques. Par son ordre, on incendia l'abbaye de Glastonbury, avec ses tombeaux et ses cloîtres. Ce magnifique monastère était situé près de la montagne de Tor. Ses remparts et ses tours, noircis par le feu et les siècles, commandent la ville de Glastonbury. Il y a vingt-cinq ans à peine, il faisait encore la richesse de la cité par l'affluence de curieux qui venaient visiter ses ruines splendides et bien conservées entre toutes celles qui garde la vieille Albion.

Ainsi se résume le récit que nous fit le discret-vellerr, complété par les souvenirs d'un touriste de nos amis qui avait parcouru l'Angleterre.

Le lendemain de la soirée où nous avions entendu le conteur breton, nous quittâmes de grand matin la ferme des Genêts et ses hôtes. Nous avions fait nos adieux la veille, et la maison était muette. Tout était encore immobile dans les lits clos où, tout près des poutres de la toiture, reposaient les vieillards de l'habitation; mais nous trouvâmes debout, et nous attendant près du seuil le jeune chef, de la famille. Il avait tenu à nous souhaiter le bon voyage au nom des siens et de lui-même; et, comme il nous serrait la main, le chien du logis vint nous faire ses silencieuses caresses en battant ses flancs de sa queue et lécher amicalement le bout de nos doigts. Le ciel était gris et voilé, un air vif se faisait sentir, de grosses gouttes de rosée tremblaient, sur toute l'étendue de la lande, à la pointe de chaque brin de bruyère et de chaque tige d'ajonc. Quand nous eûmes fait quelques pas, le sentier tourna brusquement, descendant le revers de la hauteur qui abrite la ferme. Nous nous retournâmes alors, et nous vîmes notre hôte encore debout à la même place, nous faisant de la main des signes d'adieu. A nos pieds, dans la brume, assez loin de nous, au bord d'une prairie mouchetée de vaches, étaient assis, les jambes pendantes dans le ravin, les deux enfants de la maison, Rozenn et Joan, de sept et onze ans. De leurs voix enfantines ils essayaient le cantique populaire de sainte Anne d'Auray, et s'appliquaient en même temps à piquer, au moyen de fortes épines, des fleurs de genêts dans de petites croix de jones, selon l'habitude des petits pâtres de ce pays, qui s'amusent à les planter ensuite le soir, avant de rentrer, le long des ruisseaux ou des sentes. Cependant nous nous éloignâmes. L'habitation patriarcale que nous quitions, la paix qui en habitait les murs, le caractère primitif de cette nature sauvage qui n'appartient qu'à la Bretagne, et ces deux beaux visages d'anges restèrent dans nos yeux plusieurs heures pendant la route comme un radieux éblouissement.

M<sup>me</sup> FÉLICIE D'AYZAC.

(1) La ville de Glastonbury et l'abbaye de ce nom, aujourd'hui ruinée, sont situées dans le comté de Sommerset, non loin de Bath et de Bristol.

(2) Arthur y fut, dit-on, assassiné par son neveu en l'an 542, après vingt-huit ans de règne.

(3) Ce retrouvement eut lieu en 1189.

## TANTE GERTRUDE

(SUITE.)

**L**es chemins étaient de plus en plus difficiles et périlleux ; il fallait grimper et descendre tour à tour les pentes abruptes de montagnes escarpées, par des sentiers étroits et glissants, dans lesquels les pierres roulaient sous les pieds des mulets et tombaient ensuite avec fracas dans les précipices. Tantôt les vaillantes bêtes franchissaient les rochers par des bonds périlleux, et tantôt elles traversaient les torrents, ayant de l'eau jusqu'au poitrail.

Les voyageurs étaient obligés de faire des haltes fréquentes ; ils vivaient pendant le jour des provisions qu'ils avaient emportées ; le soir, ils recevaient d'ordinaire une hospitalité large et généreuse dans les villages ou dans les zaoûia. Une fois cependant la nuit les surprit loin de toute habitation. Ils entravèrent leurs mules, s'enveloppèrent la tête d'un burnous pour préserver leurs yeux de l'humidité, et dormirent à la belle étoile ; les chakals rôdaient autour de leur campement, et les hiboux jetaient dans les airs leurs cris rauques et sinistres.

Gertrude ne se plaignait point, l'énergie de son âme soutenait ses forces, mais François était au désespoir de la voir à son âge s'exposer à tant de fatigues et de privations.

Huit jours après son départ d'Alger, la petite caravane arriva au *bordj* de Boghnie, où elle put contempler à l'horizon la petite ville de Kalaa, perchée comme un nid d'aigle sur un rocher à pic. Ben-Zhamoun dit à mademoiselle de Roisé que les maisons de Kalaa étaient grandes, bien bâties et couvertes en tuiles ; que sa mosquée principale, dominée par des peupliers, avait un minaret orné de belles sculptures ; qu'enrichis par leur commerce de burnous en fine laine, de gandouras bordées de franges écarlates et d'étoffes tramées de soie et d'or, qu'ils fabriquent en quantité et vendent à Tunis et dans tout le Maroc, les habitants de cette ville, divisés en trois quartiers bien distincts, sont vêtus avec luxe et jouissent d'une réputation de probité proverbiale dans le pays.

Après plus d'une heure d'une descente incommode et périlleuse, le petit village de Djeddida apparut enfin aux regards des voyageurs, adossé à d'immenses blocs grisâtres et entouré de pins rabougris et d'une végétation rare et chétive.

La vue de ce triste séjour fit éprouver à mademoiselle de Roisé bien des sensations contraires ; son cœur battait violemment dilaté par l'espérance et la joie, resserré par la crainte.

« Est-ce donc dans ces lieux désolés que mon

pauvre Victor végète depuis si longtemps ? se disait-elle. Sera-ce bien lui cette fois ? aurai-je le bonheur de le retrouver ! O mon Dieu ! faites que je le serre dans mes bras, que je le rende à la liberté, et faites-moi mourir ensuite ! »

Ben-Zhamoun les conduisit chez l'*amin*, dont la pauvre demeure était construite en torchis sur le flanc de la *dechera*. Mademoiselle de Roisé, Ben-Zhamoun et François purent seuls y trouver place ; on dressa des tentes à l'abri d'un grand arbre, pour y loger le reste de la troupe. L'*amin* des Yssers-Ouled-Smir demanda ensuite à son collègue si le prisonnier français, qu'il avait aperçu jadis, était encore dans le pays, et, sur sa réponse affirmative, il le pria de l'envoyer chercher.

« Cet homme est aux champs, répondit le Kabyle, mais je puis faire dire à son maître de lui envoyer l'ordre d'en revenir tout de suite.

— Le champ où il travaille est-il bien loin d'ici ? demanda Gertrude d'une voix tremblante.

L'*amin* leva un doigt de sa main, ce qui voulait dire qu'il n'était éloigné que d'une heure.

Mademoiselle de Roisé comprit ce geste.

« Alors j'irai le trouver, » dit-elle en se levant.

Mais le courage lui manqua pour exécuter ce projet.

« Si ce n'était pas lui ! » se dit-elle.

Elle appela Topart et le pria d'aller avec ses compagnons chercher le prisonnier, après avoir obtenu l'autorisation du maître.

« Si la bonté divine permettait que ce fût mon neveu, dit-elle, qu'il se presse, qu'il accoure, il ne sera jamais trop tôt dans mes bras ; si ce n'est pas lui, qu'on fasse venir cependant le pauvre captif ; mais, pour que je puisse l'accueillir convenablement, sans laisser éclater ma douleur et mes regrets, il faudra que François me prévienne un peu à l'avance. »

La petite troupe prit à peine le temps de se rafraîchir à la fontaine, et, guidée par le fils du propriétaire de l'esclave, elle se mit de suite en campagne.

Mademoiselle de Roisé les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans un pli du terrain, puis elle tomba à genoux et pria longtemps avec larmes.

Pendant les deux mortelles heures que s'écoulèrent avant le retour de ses compagnons, elle fut dans une bien pénible anxiété ; l'attente et l'incertitude la faisaient mourir à petit feu.

La nuit était venue, la femme de l'*amin* avait allumé une de ces lampes à trois becs, appelées *kalcin*, dont les paysans de nos contrées méridio-

nales se servaient encore il y a une trentaine d'années, et Gertrude attendait, toujours avec plus d'impatience.

Tout à coup les chiens de la maison se mirent à aboyer avec fureur, et tous ceux du village prirent part à ce concert, puis les pas des mulets se firent entendre autour de l'habitation, et François se montra silencieusement sur le seuil, triste, morne, abattu, la douleur peinte sur le visage.

« Ce n'est pas lui ! s'écria la pauvre Gertrude.

— Ah ! bien oui, répondit-il d'une voix irritée un paysan, un manant, une espèce d'imbécile ! » Gertrude leva les yeux au ciel.

« O mon Dieu ! que votre volonté soit faite ! »

Puis ayant essuyé son visage baigné de larmes : « Merci, François, ajouta-t-elle, faites venir l'homme maintenant. »

## XVII

Le prisonnier entra bientôt, poussé par Jacques Topart, qui l'avait pris sous sa protection.

C'était un être tout chétif, tout jeune encore, aux vêtements en lambeaux, au teint hâlé par le soleil; il boitait en marchant, n'ayant jamais été bien guéri d'une blessure reçue à la jambe; sa physionomie, peu intelligente d'ailleurs, paraissait cependant animée d'une indicible joie, dont une timidité naturelle, encore augmentée par trois ans de captivité, combattait seule l'expression.

« Mon ami, lui dit Gertrude avec douceur, désirez-vous beaucoup de retourner en France ?

— Ah ! dit-il, rien que de revoir des compatriotes, je me suis senti tout bouleversé tout à l'heure; que serait-ce donc d'aller là-bas ! Mais mon maître est très-avare, il me fait travailler comme un baudet du matin jusqu'au soir, sans dépenser autre chose pour ma nourriture qu'un peu de pain noir comme on n'en donnerait pas chez nous à un caniche, et il ne voudra point me lâcher, c'est bien sûr, ajouta-t-il en soupirant.

— Peut-être ! répondit Gertrude. Si vous êtes un honnête homme, ainsi que je le suppose, et si vous avez la ferme intention de l'être toujours, j'essaierai d'obtenir votre liberté.

— Oh ! faites cela pour l'amour de Dieu. Je suis un brave garçon, voyez-vous, je vous en donne ma parole, et, si mon lieutenant était ici, il dirait comme moi, à preuve que je n'avais pas une seule punition au régiment, et que je l'ai toujours servi comme il faut, étant son ordonnance depuis le commencement de la campagne.

— Et qui était votre lieutenant ?

— Celui de la quatrième compagnie du premier bataillon; le meilleur homme du monde, quoique un peu vif, mais très-généreux, par exemple; il me donnait dix francs par mois et des pourboires de temps en temps encore.

— Son nom ? demanda Gertrude.

— Ah ! son nom, attendez un peu... il s'appelait monsieur de Roisé, je crois. »

Gertrude jeta un cri perçant.

« Et qu'est-il devenu ? demanda François.

— Mort peut-être, » répondit tristement le prisonnier.

Mademoiselle de Roisé cacha son visage entre ses mains.

« Comment le sais-tu ? demanda Jacques Topart.

— A dire vrai, je n'en sais rien, je le crains seulement, parce qu'il était bien souffrant quand nous nous sommes quittés; puis un officier, un homme comme il faut, ça ne s'habitue pas aisément au travail de la terre, ni à être traité comme un chien, mal nourri et mal vêtu. Il y a des moments néanmoins où il me semble qu'il doit être encore en vie, et si j'avais eu la permission d'en faire à ma tête, j'aurais été le chercher dans la montagne.

— Qui vous a séparés ? où l'avez-vous vu pour la dernière fois ? dit Gertrude d'une voix étouffée. Recueillez vos souvenirs, mon ami, et racontez-nous tout cela. »

Jacques Topart s'approcha du prisonnier, et lui présentant une gourde pleine d'eau-de-vie qu'il avait emportée, la réservant pour les grandes occasions :

« Bois un coup, mon garçon, lui dit-il, cela te déliera la langue.

— Dieu de Dieu ! s'écria le prisonnier après en avoir avalé une gorgée, qu'il y a longtemps que je n'en avais avalé une goutte !

— Eh bien ! parle maintenant, et dis-nous toute la vérité.

— Je ne demande pas mieux, répondit-il d'un air naïf. Donc, pour vous conter la chose par le commencement, vous saurez, madame et messieurs, que nous avons pris Alger et que c'était assez joli tout de même, lorsque le général dit comme ça que les Bédouins n'étaient que des va-nu-pieds qui nous faisaient des misères, qu'il ne devait pas le souffrir, et que par ainsi la danse allait recommencer.

— C'est bien, que dit mon lieutenant, finissons-en une fois pour toutes, et prenons tout le pays d'un coup.

C'était plus facile à dire qu'à faire. C'est égal, nous commençons toujours, et nous grimpons comme des cabris, par un chemin de casse-cou, pour aller dénicher les Bédouins, qui étaient six mille au col de la Mouzaïa. Nous voici sur des montagnes qu'on appelait l'Atlas. Pif, paf, en avant, les voilà qui se sauvent, les lâches, à telles enseignes qu'on n'en voit pas même la queue d'un; mais de derrière leurs affreux rochers ils nous tirent des coups de fusil, et moi, qui n'ai jamais eu de chance, je reçois une balle à la jambe gauche pendant que je montais tranquillement sans penser à mal. Mon lieutenant, qui me voit tomber, me prend dans ses bras, me porte un peu à l'écart pour voir de quoi il retourne, et il me dépose au pied d'un rocher, mais la place était mauvaise, car une autre balle nous atteint et elle était pour lui cette fois.

Ce qui arriva après cela, je ne saurais vous le dire, vu que j'étais un peu comme qui dirait évanoui. Lorsque je repris connaissance, souffrant comme un damné, la nuit était venue, il faisait un froid du diable et je grelottais de tout mon corps. J'appelai les camarades, seul le lieutenant me répond d'une voix faible, il perdait tout son sang par une large blessure, comme je m'en aperçus au clair de lune. Je me traînai près de lui, je pris son

mouchoir dans sa poche, et je le serrai sur sa poitrine pour arrêter le sang.

— Ce ne sera rien, mon lieutenant, que je lui dis pour le consoler.

Mais il ne répondait pas un mot, il ne bougeait pas plus qu'un cadavre, seulement il gémissait de temps en temps, ce qui me faisait bien voir qu'il n'était pas tout à fait mort.

Quand le jour parut et que je regardai autour de moi, le courage me manqua en ne voyant plus les camarades; nous étions tous les deux seuls au pied du rocher, sans pouvoir remuer ni pied ni patte.

— Ils ne doivent pas être loin, que je dis, ils reviendront nous chercher tous deux dès qu'ils s'apercevront que nous manquons à l'appel.

Je crie de toutes mes forces, personne ne me répond; puis j'entends de loin des pas de chevaux.

— Les voilà enfin! que je me dis.

Ah! pauvres de nous! ce n'étaient pas les camarades, mais deux vilains chiens de Bédouins, noirs à faire peur. Ils aperçoivent nos pantalons rouges, ils s'approchent, et, voyant que nous étions blessés, ils se concertent entre eux, sans doute pour savoir s'ils nous couperaient la tête, oui ou non. Après avoir parlé un petit bout de temps dans leur langue de paysans, l'un d'eux s'approche de mon officier, le saisit à bras le corps et le jette à travers son cheval, qui était un mulet.

— Ramenez-nous à Alger, que je leur dis, mon lieutenant est riche comme un prince, il vous paiera bien votre peine.

Mais ils ne comprenaient pas le français, les imbeciles!

Ils me jettent sur l'autre mule, et la douleur que je ressentis me fit évanouir encore.

Lorsque je repris connaissance, nous étions couchés sur une natte de jonc, dans une sale cabane enfumée, une vieille femme était près de nous, qui pensait tant bien que mal nos blessures, en mettant dessus des paquets d'herbes fraîches, pilées dans un mortier. Elle nous donna à boire du lait aigre, ce qui me fit grand plaisir, car j'avais une soif à avaler la mer et ses poissons. Nous restâmes longtemps dans la cabane, n'ayant pour compagnie que la vieille *maraboute*, qui nous faisait prendre de la *sarghrina* (1) pour nous couper la fièvre, et qui était fort entendue à guérir les blessures, ce qui ne l'empêchait pas de me faire jeter les hauts cris toutes les fois qu'elle touchait à la mienne.

Mon lieutenant ne soufflait mot, lui, mais il n'en souffrait pas moins, j'en suis sûr.

Quelquefois les deux Kabyles qui nous avaient pris venaient s'informer de nos nouvelles, et ils paraissaient mécontents que nous ne guérissions pas plus vite.

Un jour nous entendîmes un grand bruit autour de la cabane, la vieille femme ouvrit la fenêtre, et nous vîmes des hommes de mauvaise mine, qui criaient comme des possédés, en nous menaçant avec leurs longs fusils.

La *maraboute* sortit, et nous l'entendîmes qui se fâchait contre ces hommes.

(1) Racine odorante que les Arabes emploient pour guérir les fièvres.

Quand elle eut bien parlé, ils s'en allèrent l'un après l'autre, et elle rentra, toute rouge de colère, s'asseoir auprès de nous. Sans doute ces gredins avaient voulu nous massacrer et elle les en avait empêchés.

Le lendemain nous vîmes arriver les deux Kabyles qui nous avaient pris, accompagnés de plusieurs autres, ils nous examinèrent tout nus, comme lorsqu'on passe à la révision, quoi! puis, mon maître actuel m'acheta deux douros (10 francs); ce n'était pas si cher qu'un mouton dans mon pays, mais il disait comme ça que je ne valais pas davantage à cause de ma jambe cassée.

Un autre Kabyle paya le lieutenant dix douros et demi, vu qu'il était officier et qu'il y avait plus de chance qu'on vint le racheter qu'un pauvre diable comme moi.

La bonne *maraboute* eut les larmes aux yeux en nous voyant partir; elle nous remplit les poches de figues sèches, et elle nous dit que, si nous étions restés davantage, elle n'aurait peut-être pas pu nous empêcher une autre fois d'être massacrés, parce que les Bédouins et les gens de la montagne venaient encore d'être battus par les *roumis* français.

Mon nouveau maître m'amena de suite ici, où je suis toujours resté, et ce me fut un grand crève-cœur de me séparer de mon lieutenant, qu'on emmenait dans un autre village, et que je n'ai pas revu depuis. J'ai entendu dire cependant à des bergers kabyles qu'ils avaient vu, dans une petite *dachera*, peu éloignée des Bibans, un *roumi* prisonnier, et d'après ce qu'ils en racontaient, j'ai dans l'idée que ce devait être mon lieutenant; j'aurais bien désiré le revoir, mais il n'y avait pas moyen de l'essayer.»

Les Français avaient écouté ce récit avec un intérêt toujours croissant, mademoiselle de Roisé fondait en larmes.

« Faites venir votre maître.

— Je n'irai pas loin pour le chercher, répondit Félix Bouleau; le voilà là-bas qui nous regarde tant qu'il peut, ajouta-t-il en jetant un regard craintif sur un Kabyle de haute taille qui le suivait des yeux.

On envoya prier cet homme d'approcher.

« Tu as acheté ce Français deux douros? lui dit mademoiselle de Roisé, je t'en offre quatre fois davantage.

— Ce n'est pas assez, dit le Kabyle, il m'a fallu le nourrir bien longtemps sans en tirer aucun profit, à cause de sa jambe malade. »

Le pauvre Félix baissa les yeux d'un air si consterné que Gertrude en fut émue jusqu'au fond de l'âme.

« Ne craignez rien, mon ami, lui dit-elle en français, je vous tirerai de ses mains, je vous le jure. »

Puis, reprenant la parole en langue kabyle :

« Combien coûte un nègre en ce pays, dit-elle.

— Cela dépend; mais s'il est robuste et bien conformé, on peut en donner trente douros.

— Eh bien, je t'en offre cinquante pour le rachat de ce *roumi*, que je ne connais point, et dont je n'avais jamais entendu parler jusqu'à présent. »

Ben-Zhamoun déclara que cette proposition était

fort avantageuse, et le Kabyle s'empressa de l'accepter.

Quand Félix entendit que c'était marché conclu, il se mit à sauter et à gambader comme un fou, malgré sa jambe boiteuse, jetant en l'air le misérable bonnet qui lui servait de coiffure; puis, s'approchant de mademoiselle de Roisé, il prit le bas de sa robe et la porta à ses lèvres, comme il avait vu faire chez les Kabyles.

« Je vous obéirai en toute chose, lui dit-il, mais pour l'amour du ciel, vous me permettez d'aller revoir ma mère.

— Pauvre enfant, dit Gertrude attendrie, vous avez donc le bonheur de l'avoir encore ?

— Je l'espère bien comme ça, une bonne femme de mère qui a pleuré toutes les larmes de ses yeux quand je suis parti pour mon sort, et qui me croit mort peut-être à cette heure. »

Le Kabyle, que François venait de payer devant témoins, s'approcha de son ancien esclave.

« Adieu, lui dit-il, que tes péchés te soient pardonnés ! conserve le souvenir de Ben-Cheli-Arichem, car il a été pour toi un bon maître. »

Félix se tourna vers Jacques Topart avec une grimace expressive, montrant clairement qu'il ne partageait pas cette opinion, mais il n'en alla pas moins, sans rancune, baiser la main de son ancien maître, en lui souhaitant bonne chance.

Il passa la nuit avec ses compatriotes, et l'excès de sa joie était tel qu'il ne put dormir un seul instant.

Le lendemain matin, mademoiselle de Roisé demanda à François s'il n'avait pas apporté quelque vêtement de rechange, et, sur sa réponse affirmative, elle le pria de prêter à Félix ce dont il pouvait disposer, afin que celui-ci pût remplacer les sales guenilles dont il était couvert; et, quand le pauvre garçon se vit revêtu des habits du valet de chambre, il se trouva habillé comme un prince, et il se regardait avec admiration dans le bassin de la fontaine.

Mademoiselle de Roisé avait résolu de partir le jour même, mais elle était si fatiguée de sa course de la veille que force lui fut de retarder jusqu'au lendemain. Elle se trouvait encore très-faible ce jour-là, mais elle voulut absolument se mettre en route malgré les observations de François.

Au moment où ils s'éloignèrent de Djedida, un gros chien au poil roux courut après eux, et, reconnaissant Félix, malgré son nouveau costume, il se mit à aboyer et à sauter joyeusement après lui.

« Pauvre bête, dit le jeune homme en rendant à l'animal caresses pour caresses, il a été mon seul ami pendant les trois ans que j'ai vécu à Djedida. »

Gertrude entendit ces paroles et son bon cœur en fut ému.

« Combien vaut cet animal ? demanda-t-elle à Ben-Zhamoun.

— Peu ! répondit l'amin, je n'en donnerais pas un oudaï (1).

— Eh bien, dit-elle, j'en offre un douro, moi, et j'en fais présent à Félix pour qu'ils restent ensemble.

— Vous êtes bonne comme le bon Dieu, dit le jeune homme attendri. »

Et le douro fut remis par François à Ben-Cheli-Arichem, qui, comme la plupart des gens du pays, était venu assister au départ des *roumis*.

La descente dans laquelle les voyageurs s'engagèrent bientôt, à leur sortie de Djedida, était bordée d'affreux précipices. Jean Topart prêta son mulet au boiteux et marcha auprès de Gertrude, pour l'aider à se soutenir sur son bât.

Ils atteignirent ainsi, avec des peines incroyables, une fraîche et riante vallée, véritable oasis entre la contrée de roches affreuses dans laquelle ils venaient de passer et celle qu'il leur fallait encore parcourir. Ils traversèrent l'oued-Biban, et, la nuit étant venue, ils campèrent dans un étroit ravin, en face des portes de fer (1), qui se dressaient devant eux comme des murailles gigantesques, hérissées de pointes ardues, dont les cimes rougeâtres, dentelées, fantastiques, se rapprochaient à une grande hauteur, n'ayant d'issue qu'un étroit passage de deux ou trois mètres environ, pratiqué entre deux rocs. C'était une de ces fameuses portes de fer que l'armée française devait traverser quelques années plus tard, sous les ordres du duc d'Orléans.

Nos voyageurs franchirent le lendemain ce chaos inextricable de pointes aiguës, de rochers granitiques, et arrivèrent vers midi dans un étroit vallon, planté de hauts palmiers et de citronniers en fleurs. Ils s'assirent près d'une petite rivière qui serpentait en gazouillant sur les cailloux de son lit, bordé de marguerites blanches et de fleurs de couleurs variées; puis, exhibant leurs provisions, ils se donnèrent le plaisir d'y faire une large brèche.

Gertrude seule ne mangeait guère.

« Que regardez-vous si attentivement en l'air ? dit-elle à Jacques.

— C'est un vautour à tête blanche, qui plane immobile au-dessus de nous, convoitant sans doute les restes de notre déjeuner, et je me disais qu'il ne serait pas impossible de l'atteindre d'un coup de fusil.

— A quoi bon ? dit Gertrude; laissez vivre en paix la pauvre bête. Mais ne sont-ce pas des maisons que j'aperçois là-haut, s'étalant en amphithéâtre sur le sommet de ces montagnes ?

— Ce sont les *dachera* des Paredje et des Ouled-Rachad, dit Ben-Zhamoun, nous les visiterons l'une après l'autre pour y chercher le Français prisonnier. »

Jacques Topart regardait encore, la tête élevée vers le ciel; ce n'était cependant plus sur le vautour que ses yeux étaient fixés, mais sur le sentier étroit, tortueux, presque à pic, descendant de la *dachera* des Ouled-Rachad dans le petit vallon parfumé.

« N'est-ce pas un homme en pantalon rouge, dit-il en se faisant un abat-jour de sa main, que j'aperçois courir sur le flanc de la montagne, et ne semble-t-il pas poursuivi par une troupe de Kabyles ?

(1) Coquillage que les nègres nomment *coris* et qui leur sert de monnaie courante.

(1) Les passages appelés portes de fer sont au nombre de quatre, à une petite distance les unes des autres.

— C'est, ma foi, vrai! dit Félix en se levant d'un bond; Dieu fasse au moins qu'il leur échappe! »

Tous les regards se tournèrent aussitôt vers le malheureux, qui, sautant de rochers en rochers, au risque de se casser le cou, fuyait de toute la vitesse de ses jambes, comme un chamois poursuivi par des chasseurs, en se dirigeant vers le groupe des Français. Bientôt il fut facile de distinguer son costume, de le suivre de l'œil dans sa course, et d'entendre le cri des Kabyles acharnés à sa poursuite. La plupart étaient visiblement distancés par le fuyard, mais un d'entre eux le serrait de près et se trouvait sur le point de l'atteindre.

Jacques Topart saisit sa carabine, et, sans prendre le temps de réfléchir, il coucha en joue le Kabyle et il allait tirer sur lui, lorsque Ben-Zhamoun l'arrêta vivement.

« Que faites-vous? lui dit-il en colère. Voulez-vous nous attirer tout le village sur les bras? Laissez-moi parler à ces gens-là. »

Pendant le Kabyle avait atteint le fuyard et il le saisissait par son pantalon rouge, lorsque celui-ci se retournant subitement, renversa son adversaire d'un vigoureux coup de poing, et, précipitant sa course, il vint tomber haletant au milieu des voyageurs, que cette scène intéressait au dernier point, et qui battaient des mains en signe d'encouragement et de satisfaction en riant.

« Bravo! bravo! le Français! »

Mademoiselle de Roisé s'approcha du malheureux; mais à peine eut-elle aperçu son visage, qu'elle s'écria éperdue :

« Victor! Victor!

— Mon lieutenant! » criaît Félix.

François ne prononça pas une parole, mais il pleurait à chaudes larmes.

Tous les assistants étaient émus.

« Est-ce un rêve? dit le fuyard en se jetant comme un fou dans les bras de Gertrude; s'il en est ainsi, Dieu fasse qu'il dure longtemps. »

» Des gens arrivés hier au soir de Djedida m'avaient appris qu'une troupe d'étrangers parcourait les montagnes, ajouta-t-il après les premiers transports, et depuis le point du jour, je guettais, du haut d'un rocher, le moment favorable pour mon évasion, bien résolu à jouer encore ma vie contre la liberté. En vous apercevant dans le vallon, je me suis précipité vers mes compatriotes, espérant d'eux secours et protection, mais j'étais bien loin de m'attendre au bonheur de vous trouver ici, ma bonne tante. »

Cependant les Kabyles en courroux étaient descendus dans le vallon pour ressaisir leur prisonnier, que les Français étaient résolus à défendre jusqu'à la mort, et une lutte inégale allait s'engager entre eux, lorsque Ben-Zhamoun s'avançant entre les deux partis :

« Que venez-vous faire ici? dit-il aux Kabyles.

— Reprendre cet esclave qui m'appartient, répondez l'un d'eux.

— L'avoir par la force des armes ne serait pas chose aisée, et il ne serait pas prudent de le tenter, répondit l'Amin. Ces roumis sont venus tout exprès le chercher dans les montagnes, munis du sauf-conduit de leur sultan et de l'anaya de Ben-Kadour, que vous connaissez; et *Lella*, que voici,

ajouta-t-il en montrant Gertrude, apporte le prix de sa rançon.

— Je m'en déferai sans peine, dit le Kabyle aussitôt, car il est fier et indiscipliné; mais je l'ai payé fort cher, et je n'ai rien tiré de lui, car il n'est propre à rien, et le travail lui est antipathique.

— Quel prix en veux-tu? interrompit vivement Gertrude.

— Trois cents dousos, dit fièrement le Kabyle.

— Trois cents coups de bâton! » s'écria le lieutenant.

Mademoiselle de Roisé lui mit la main sur la bouche.

« Ceci est mon affaire! » dit-elle.

Et s'adressant à François :

« Comptez-lui les trois cents dousos à l'instant même.

— Par le péché de ma femme! s'écria le maître de Victor, c'est vraiment trop bon marché, j'aurais dû demander le double, car c'est sans doute un grand chef.

— Celui qui veut trop gagner court risque de tout perdre, dit sentencieusement l'Amin; nous savons bien que tu ne l'as payé que vingt dousos, et par Mahomet! c'est un joli profit.

— Sans doute, reprit le Kabyle, mais songe qu'il était dangereusement malade et qu'il pouvait mourir avant d'être racheté. Puis, c'était un vrai démon, cherchant toujours à s'échapper, et dont ni les coups ni la faim ne pouvaient venir à bout.

— Misérable! » s'écria Victor exaspéré et cherchant à saisir le fusil de Topart.

Mademoiselle de Roisé le retint fortement.

« Au nom du ciel, calmez-vous! » lui dit-elle.

Il saisit sa main, qu'il baisa avec effusion, puis se remettant peu à peu et reconnaissant le valet de chambre ainsi que son soldat d'ordonnance :

« Eh! te voilà, mon brave François, et toi aussi, mon pauvre Félix, mon camarade de souffrance! je suis bien content de vous revoir! »

Mademoiselle de Roisé avait hâte d'en finir avec ces vilains Kabyles en burnous sales et en tabliers de cuir.

« Voilà ton argent! » dit-elle au vendeur.

Il prit les trois cents dousos, les compta soigneusement, fit résonner l'une après l'autre chacune des pièces; puis, les serrant dans un coin de son burnous :

« C'est bon, dit-il, fameux débarras pour ma karoubia tout entière.

— Canaille! » s'écria Victor en lui montrant le poing.

Mais il escaladait déjà la montagne, suivi par tous ses compagnons.

Gertrude respira plus à l'aise quand il se fut éloigné.

« Je m'aperçois que vous ne laissez pas de grands regrets parmi eux, dit-elle en souriant, et cela rassure ma conscience sur cet enlèvement auquel je viens de prendre part.

— Toujours la même, répondit-il en la serrant de nouveau sur son cœur. A présent, contez-moi comment vous vous trouvez ici, chère tante; est-ce un ange du ciel qui vous y a transportée sur ses ailes? Et comment va ma pauvre Elisabeth?

— Vous saurez tout cela plus tard, répondit Ger-

trude; le plus pressé est de rendre grâce au Seigneur, il a exaucé mes prières, mon cœur se fend d'amour et de reconnaissance. »

Elle ferma les yeux en balbutiant ces paroles, et sa tête languissante se pencha lentement.

« Mademoiselle se trouve mal ! s'écria le valet de chambre, qui la soutint dans ses bras.

— Ce n'est que de l'émotion et de la fatigue, dit Topart, et voilà qui va mieux déjà, car les couleurs commencent à revenir ; mais jamais cette bonne demoiselle ne pourra retourner par ces affreux chemins, le mieux serait, je crois, de regagner le lit-

toral au plus vite et de revenir par mer à Alger.

Victor approuva ce projet, et Ben-Zhamoun assura qu'il était très-praticable, et qu'il accompagnerait volontiers les Français à Alger, où *tella* avait fait espérer d'obtenir la liberté de Ben-Kadour.

Et dès que mademoiselle de Roisé fut en état de se remettre en route, la petite caravane se dirigea vers la mer.

Comtesse DE LA ROCHERE.

(La fin au prochain Numéro.)

## REVUE MUSICALE

### ANECDOTES SUR QUELQUES COMPOSITEURS CÉLÈBRES



RIEN ne nous paraît plus à propos, dans ce moment où les nouveautés musicales chôment à Paris, que d'emprunter à la plume spirituelle de M. Jouvin, quelques détails anecdotiques, puisés avec grand soin dans la vie du célèbre compositeur Hérold.

Le jeune musicien, avide de s'initier aux écoles allemandes, s'était fait à Vienne un véritable nid d'artiste, lorsque la branche sur laquelle s'était posé l'oiseau voyageur fut secouée au point de se rompre. Le prince de Talleyrand quitta la capitale de l'Autriche, et le lendemain du départ de M. l'ambassadeur, la police qui avait fait la morte, se réveilla pour notifier au compositeur qu'il eût à déguerpir : il fallait se mettre en campagne pour parer ce coup inattendu. Un conseiller dans la maison duquel il faisait souvent de la musique, et dont il avait conquis les honnes grâces, puis le fameux Saliéri, dilettante célèbre et compositeur non moins connu, répondirent du musicien français, c'était quelque chose ; mais ce n'était pas suffisant, il fallait procéder par voie de pétition. — « Me voici dans une singulière position, écrit Hérold ; obligé d'une part, pour pou-pouvoir rester, de prouver que j'ai de l'argent ; obligé de l'autre d'écrire à mon directeur de Rome que je meurs de faim, sans quoi il ne m'enverrait pas un sou. »

En attendant le résultat de la demande adressée aux autorités compétentes, Hérold passe presque toutes ses soirées au théâtre, il admire toujours,

mais il commence à s'étonner. Il a fait provision d'enthousiasme pour saluer les chefs-d'œuvre de l'école allemande, et ce sont les opéras français, auxquels Paris a donné la vogue, qui passent sous ses yeux. Quand le défilé est terminé, il recommence, mais mal chanté mal servi par l'orchestre, et, en définitive, d'une exécution pitoyable. Cela était en 1815, et cela est encore en 1866. Les Allemands de Paris protestent à l'heure qu'il est, contre ce qu'ils nomment le scandale de la chute du *Tannhauser*, et les Français de Vienne applaudissent aujourd'hui la *Belle Hélène* et applaudiront demain *Barbe-Bleue*. Le vieux Saliéri était resté Italien pur sang, en dépit de sa conversion à la foi de Gluck et de sa gloire. Lorsque, assis auprès de son jeune ami, le musicien français, il étudiait au piano une symphonie d'Haydn, ou qu'il analysait au théâtre une partition de Mozart, c'est sur les défauts du chef-d'œuvre qu'il lui faisait mettre le doigt, jamais sur les beautés ; du reste, le vieux et le jeune maître étaient inséparables.

Ces longues causeries entremêlées de petites méchancetés et de grande musique trouvèrent une oreille intelligente ; les épigrammes comme les flèches malicieuses s'envolèrent avec les paroles du vieillard : mais le bon grain germa dans un terrain bien préparé.

Le journal d'Hérold est rempli, à cette date, d'anecdotes sur Mozart, Gluck, et sur Saliéri lui-même. Ainsi il raconte quelque part :

Le directeur de l'un des théâtres de Vienne faisait de mauvaises affaires. La Providence seule pouvait le tirer d'embaras, or la Providence des théâtres avait, en ce temps-là, pour premier ministre Mozart. Notre homme alla l'implorer : « — Monsieur et grand maître, lui dit-il, je suis un directeur ruiné ; à peine ai-je de quoi payer et congédier mes acteurs : vous

seul pouvez me sauver. Voulez-vous écrire un opéra pour mon théâtre? Je m'empresse d'ajouter que ce sera une bonne action qui trouvera sa récompense dans un cœur généreux; je suis dans l'impossibilité absolue de payer votre partition. »

Mozart, voyant cet homme si malheureux, ne balançait pas, et dit au directeur dans l'embarras : « — Soit, je l'écrirai. — Mais, fit le solliciteur en se grattant la tête, je ne vous ai pas tout dit, il faudrait que ce fût bien promptement! — Aujourd'hui je commence, répondit le maître. »

Mozart tint parole. Au bout de trois semaines, l'ouvrage entra en répétition; on en espérait des merveilles. La veille du jour où l'opéra doit être représenté, le directeur accourt chez son compositeur : « — Mais, monsieur Mozart, l'ouverture, l'ouverture? — Envoyez-moi des copistes, répond le musicien. » Les copistes arrivent, Mozart leur dicte, feuille à feuille, le chef-d'œuvre qui fermente dans son cerveau. Pas d'hésitation, pas de raturés! La symphonie achevée, copiée, placée sur les pupitres, on la répète; cela va aussi mal que possible. Ce fin tissu d'harmonies est comme un buisson d'épines auquel les notes des instrumentistes se trouvent, se sentent prises ou retenues par l'aile. On recommence deux fois, trois fois, quatre fois; mal, toujours mal. « — C'est bien, dit Mozart sans se désespérer ni s'impatienter; — demain matin la répétition générale, et demain soir la représentation. »

Comme le maître l'avait espéré, le lendemain la répétition était meilleure; sa pensée se débrouillait du chaos, et le soir un public fou de plaisir faisait à grands cris répéter l'ouverture, une des plus belles symphonies de cet homme, auquel l'inspiration et la science, ces deux sœurs jumelles, obéissaient avec la rapidité de l'éclair! Artiste toujours prêt et toujours pur, qu'il faut comparer à un architecte faisant sortir de dessous terre des cathédrales avec des clochetons à jour.

« Quel était, écrit Hérold, cet opéra fait par charité? *Die zauber Flöte* (la Flûte enchantée). »

Un savant professeur de chant, Manuel Garcia, raconta au maître français une petite histoire, d'ailleurs scrupuleusement exacte, dans le genre de celle des copistes de Mozart: il la tenait de son père, le grand artiste qui créa à Rome le rôle d'Almaviva, dans le *Barbier de Séville*.

Rossini logeait dans une hôtellerie de la ville, avec Garcia, Zamboni, Boticelli et la Giorgi, les interprètes de l'opéra qu'il s'était engagé à composer pour le théâtre Argentina. Rossini avait passé quinze jours sans écrire une note. Paresseux et sybarite, il attendait l'inspiration de ce Dieu qu'on nomme *le dernier moment* et qui souffle à ses croyants, à travers quelques pages immortelles, tant de sottises écrites et chantées. Deux fois huit jours séparaient le musicien de la bataille qu'il devait livrer au public dans des conditions on ne peut plus défavorables. La susceptibilité de la police romaine l'avait mis dans la nécessité de lutter avec le génie de Paesello.

Prenant congé de sa paresse et de sa jeunesse, Rossini rentre dans sa modeste chambre d'auberge et s'y enferme : là, mangeant peu, ne dormant plus, voyageant avec ses doigts sur le piano, avec ses pieds dans l'appartement; ses voisins, qu'il assourdit le jour, qu'il empêche de reposer la nuit, le croient

devenu fou. Garcia le vient trouver et lui tient ce discours dans le goût des apostrophes de Cicéron à Catilina :

« Cela ne peut durer; l'hôtellerie est sens dessus dessous : la Giorgi a ses nerfs, Zamboni veut résilier, Boticelli s'est sauvé à la cave, moi j'ai la migraine. Nous sommes ici pour répéter et pour dormir; grâce à ta paresse, nous ne répétons pas; à cause du sabbat que tu fais jour et nuit, nous ne pouvons plus dormir. Tu devrais avoir achevé la partition; tu ne l'as même pas commencée, et il est beaucoup trop tard pour l'entreprendre. Tu ne manges pas, tu ne reposes point, tu sens la fièvre; écris au signor *impresario* de se pourvoir d'un opéra et mets-toi au lit. Tes camarades et moi, nous promettons d'aller en faire autant. »

Lorsque Garcia eut achevé sa harangue :

« Est-ce tout? fit le musicien.

— C'est tout.

— Eh bien! à présent, va chercher la Giorgi, Zamboni et les autres et amène-les ici.

— Pourquoi faire?

— Tu le sauras; va d'abord. »

Un quart d'heure après, les premiers sujets du théâtre Argentina entouraient Rossini assis au piano et souriant malicieusement.

« Ah! tu crois que j'ai pas commencé mon opéra? dit-il en se tournant vers son premier ténor. Eh bien! moi je réponds qu'il n'en manque pas une note. Toi, Garcia, voilà ta sérénade : *Ecco ridento il cielo!*... Toi, Zamboni, voilà ton air : *Largo all' fattotum della cita*. Et toi, signora Rosina, écoute ta cavatine : *Una voce poco fa*. »

L'opéra, morceau par morceau, défila successivement, éclairé, comme les tableaux, d'une lanterne magique. Dans la voix chaude du compositeur, sous ses doigts frémissants qui brûlaient le clavier, les mélodies et les harmonies, comme des sœurs se levant par la main, se groupaient, vives et souriantes, en prenant leur place dans le monde sonore créé par le génie d'un musicien de vingt-quatre ans. Les chanteurs auxquels Rossini esquissait leurs rôles battaient des mains.

— « Maintenant, mes amis, dit l'auteur de ce merveilleux *Barbier* improvisé en quelques jours, envoyez-moi des copistes et rendez-vous au théâtre pour commencer les répétitions. »

✱

Voici deux anecdotes sur Gluck que Salieri raconta à Hérold *inter pocula*. Gluck venait de faire jouer *Alceste*. Un baron, grand connaisseur et grand admirateur de ce chef-d'œuvre, aborda le musicien.

« Parbleu, monsieur Gluck, pourriez-vous me dire pourquoi vous faites chanter vos diables, lorsqu'ils appellent leurs victimes, précisément comme chantent nos enfants de chœur? »

— Monsieur le baron, répondit l'auteur d'*Alceste*, ce ne sont pas mes diables qui chantent comme vos enfants de chœur, ce sont vos enfants de chœur qui chantent comme des diables. »

On connaît le trait de ce grand maître, qui aimait fort l'argent et la bonne chère, et ne prisait l'idéal qu'en musique. Il dîna un jour chez un prince du Saint-Empire. Tandis que les convives s'exaltaient

sur la bonne mine d'un pâté monstre, lui lorgnait et louait à haute voix le plat d'argent sur lequel la pièce avait été servie.

« Gluck, lui dit l'amphitryon, prenez-le et emportez-le chez vous. »

C'était un défi ; le musicien l'accepta : il enleva d'un bras vigoureux le contenant et le contenu et se retira fièrement, entre une double haie de valets, chargé de son butin qu'il portait avec autant de gravité que si c'eût été la couronne de Charlemagne. Cette histoire a couru le monde ; celle-ci, qui peint son caractère, est beaucoup moins connue. On de-

mandait à ce Michel-Ange de la musique ce qu'il aimait le plus au monde.

« Trois choses, répondit-il : l'argent, le vin et la gloire. »

On se récria.

« Comment ! lui dit-on, vous faites passer la gloire après le vin et l'argent ! Cela ne saurait être et vous manquez de sincérité. »

— Pas le moins du monde, reprit Gluck : avec l'argent j'achète le vin ; le vin éveille mon génie, et mon génie me donne la gloire. »

MARIE LASSAVER.

## Correspondance.

### MODES

Encore la crinoline ! toujours la crinoline ! de tous côtés je suis assailli de lettres *suppliantes* à l'égard de la crinoline : c'est une avalanche, presque un bombardement : « *Puis-je l'abandonner tout à fait ?* » — « *Je vous en prie, dites-nous si on ne la conservera pas de longues années !* » — « *Je vous en conjure, autorisez-nous à la mettre de suite entièrement de côté !* » — « *N'est-ce pas que je puis encore porter ma vaste cage sans paraître ridicule ?* » — « *De grâce, ne tardez pas trop à nous dire définitivement : la crinoline est morte !* » — Et toi aussi, ma chère ! tu n'as pas pitié de moi et me demandes encore une fois mon opinion sur cette maudite crinoline !

Hélas ! je ne suis pas *devin* ; tout ce que je puis dire et répéter, c'est qu'elle paraît en grande décadence, *mais elle n'est pas morte* ; il est impossible de conserver les *vastes cages*, sous peine d'être ridicule ; rien, en effet, ne serait plus singulier que les petits paletots-sacs, en si grande faveur aujourd'hui, sur une crinoline évasée des côtés. La cage actuelle est presque ronde ; deux ou trois cercles dans le bas, le plus large ayant de 2 mètres 10 cent. à 2 mètres 30 cent. de circonférence ; elle est un peu plus longue derrière que devant, s'étendant un peu pour soutenir les robes à traîne. Afin de rejeter la cage en arrière, on peut placer un ressort mince en haut tout autour pour fixer le caoutchouc, et deux ou trois demi-ressorts derrière. Ainsi, voici l'arrêt que je porte : il est aussi impossible, quant à présent, d'*abandonner tout à fait* la cage que d'en porter une volumineuse. J'aurais voulu répondre à chacune de mes amies selon ses desirs, aussi étais-je tentée, dans ce cas difficile, de dire comme le prêtre de Jupiter :

Ma foi, je me tairai, de peur d'être en défaut.

Ainsi donc, soumettez-vous ; — mesdemoiselles les *crinolinophiles*, consentez à diminuer l'ampleur de vos jupons ; vous, mesdemoiselles les *crinolinophobes*, transigez, en adoptant une dimension transitoire sans vous révolter complètement contre l'acier. Qui sait ce que l'hiver nous réserve ?

Je parlais tout à l'heure de la manière dont les ressorts doivent soutenir la traîne ; ne va pas croire, au moins, que toutes les robes se feront ainsi ; elles seront exclusivement réservées aux toilettes du soir et de visites de cérémonie. Pour toilettes de ville, la tendance est, au contraire, aux robes courtes, rondes du bas ; l'hiver approche avec son aimable cortège de pluie, de neige, de boue et de verglas ; n'es-tu pas enchantée, comme moi, de voir venir la mode des robes courtes, sans excès, en cette saison ?

Mais, je te parle d'hiver, de glace et de frimas, et ma lettre te trouvera en pléines fêtes de vendange et de chasse ! — N'importe ! — A la campagne, le soleil d'octobre ne sèche pas les chemins détremés par la pluie ! et vive encore la robe courte pour la campagne ! — Seulement, comme avec ce genre de robe on aperçoit le jupe en dessous, je t'avouerai que je n'aime pas qu'il soit d'une couleur tranchante, et je préférerais te voir faire ta robe grise avec le jupe pareil ; tu peux le faire avec un haut volant plissé à la russe, c'est-à-dire tous les plis dans le même sens, bordé d'un velours ou d'un galon bleu ; la robe découpée en larges écailles serait bordée de même, et le paletot-sac, découpé en écailles plus petites, toujours bordées avec le même galon ou velours ; le corsage de ta robe serait à taille ronde avec ceinture et boutons bleus, ou bien tu mettrais avec ta jupe un ca-

nez en foulard avec plis, épaulettes et poignets ornés du même velours que la robe. Surtout, n'oublie pas les perles, boutons et grelots! plus il y en a, plus c'est la mode!

Causons un peu de ta filleule; tu lui as acheté pour sa fête un costume en foulard à rayure mauve sur fond blanc, et tu es embarrassée pour la façon. Fais-lui donc un petit jupon blanc avec volant plissé posé sous l'ourlet, qui sera découpé en crênaux bordés d'un lacet noir; tu pourras ajouter un petit motif en soutache dans les crênaux. La robe sera relevée, de vingt en vingt centimètres, par un chou en taffetas mauve avec un bouton nacré au milieu; le corsage plat sera orné d'une berthe courte découpée en crênaux bordés d'une petite ruche en taffetas mauve; les emmanchures seront découpées de même, et sur chaque épaule tu placeras un chou très-petit, rappelant ceux de la jupe.

Une grande fillette de quatorze ou quinze ans m'accuse de ne pas donner assez de renseignements de toilettes pour elle et les amies de son âge. — Elle ne pense donc pas qu'à quatorze ou quinze ans, si l'on n'est plus une petite fille, on n'est pas tout à fait une demoiselle, et que c'est aux mamans et aux sœurs aînées à décider cette question? Pendant un certain temps elles conserveront les robes un peu courtes et décolletées, et porteront pour sortir un pardessus de grande jeune fille; puis, petit à petit, les robes devront être allongées sans passer brusquement de la robe courte à la robe longue.

Et le petit Charles? comment l'habiller cet hiver? — A peu près comme l'année dernière! — Toujours veste, gilet et pantalon demi-long pareils, soit le pantalon droit, soit le pantalon bouffant; quelques blouses, ouvertes à la russe ou droites, plus ou moins ornées, se montrent aux étalages, mais toujours le costume parisien conserve la préséance; il se fait d'ailleurs en drap, en piqué, en mohair, en velours, en popeline, etc., orné de boutons et de galons; le petit chapeau marin coiffe à merveille ces petits personnages; pour cet hiver je crois cependant que la toque russe sera portée.

Le col à pointe est décidément adopté, depuis plusieurs mois déjà je t'en envoie des modèles sur les planches jaunes. La lingerie subit peu de modifications en ce moment; on nous annonce cependant, attention mesdemoiselles! que la broderie va remplacer les guipures fausses et vraies! que son règne va revenir! Travaillons donc, nous toutes, qui désirons des travaux peu coûteux; en est-il un plus joli et plus économique? Ramenons une génération de brodeuses, montrons-nous dignes de nos grand'mères, préparons-nous à nous confectionner tous les acces-

soires qui vont se multiplier sous les doigts des lingères; que les moins habiles commencent par des festons simples, des pois, des feuilles droites, des branches de cordonnet. La broderie s'adapte à toutes les parties de notre toilette, chemises, jupons, cols, manches ou manchettes, bonnets, canezous, mouchoirs, etc., puis les chiffres pour tout le linge, y compris le linge de maison.

Donc, si la guipure se meurt, saluons le retour de la broderie!

Un peu d'archéologie, maintenant. — Et parlons du péplum. — Péplum est un mot latin ou grec qui voulait dire : le châle, la basquine, le corsage des dames de Rome ou d'Athènes. — Mais, en 1866, le péplum est, pour nous, un vêtement se terminant par de grandes pointes aiguës; ainsi, nous avons eu la basquine péplum, accompagnée de la ceinture péplum, qui cet été a remplacé les pardessus; cette ceinture se retrouvera pour l'hiver sur les robes de bal et servira à orner les toilettes de petites soirées. Le paletot droit en cachemire brodé semblait repousser complètement le péplum; il est d'une forme tellement différente des pardessus à pointes! Mais tu vois, d'après la grande planche de confections que je t'envoie aujourd'hui, que le péplum est encore venu se glisser dans nos nouveaux modèles; je pourrais même ajouter qu'on le retrouve sur les chapeaux; si ce n'est pas le péplum, tout au moins, ce sont ces grandes pointes aiguës; j'en ai vu un formant une sorte de fançon avec une pointe fendue tombant sur le chignon, puis une pointe de chaque côté couvrant les oreilles, toutes ces pointes terminées par un gland en perles; le chapeau en crêpe lisse d'un joli vert, pas trop clair et pas trop foncé, les perles blanches; une petite guirlande de plumes très-étroite passe sur le front et tourne sur les côtés. Quant aux formes nouvelles des chapeaux, je ne puis encore rien te signaler, mais je crois que nous allons voir disparaître les *galettes*, les *assiettes*, les *plateaux*, les *catalans*, toutes ces coiffures sans brides qui se placent sur le sommet de la tête, mais qui ne peuvent certainement s'appeler des chapeaux.

CHAPEAU. Objet qui sert à se couvrir la tête, répond le dictionnaire de l'Académie! — Chapeau, mon ami, couvrez-moi donc la tête, ou ne vous appelez plus chapeau!

Mais voici le jour qui baisse, la nuit vient; je crois que c'est le moment de placer sur ta table les planches de broderies et de patrons que je t'envoie, et d'allumer ta lampe pour les regarder et les étudier. — Je t'envoie aujourd'hui le dernier morceau de l'abat-jour qui devra éclairer ton travail.

Ton amie,

GABRIELLE.



## EXPLICATIONS

### Planche X

**COTÉ DES BRODERIES.** — 1, Bande pour jupon, broderie mexicaine — 2, B. G., pour drap — 3, L. T. — 4, L. S. pour taie d'oreiller — 5, Écusson avec C. B. — 6, A. R. S., pour taie d'oreiller — 7, *Adélaïde* — 8 et 9, Parure — 10, *Lucie* — 11, H. J. — 12, E. C. — 13, *Mélanie* — 14, *Henriette* — 15, Mouchoir avec G. L. — 16, J. T. B. enlacés — 17, T. B. — 18, D. B. enlacés — 19, Bande festonnée pour berceau.

**COTÉ DES PATRONS.** — 1 à 8, Camisole de nuit — 9 à 16, Panier à ouvrage — 17 à 20, Pelote au crochet — 21 à 23, Encadrement avec ornements en cuir — 24 à 26, OEuf à chapelet — 27, Carré filet brodé.

#### COTÉ DES BRODERIES

##### 1, BANDE pour jupon.

Les raies teintes en grisaille figurent des plis séparant les carrés brodés en point mexicain; la hauteur de l'ourlet est indiquée par la large bande grisaille placée en bas du dessin; on taille la bande destinée à être brodée dans toute la longueur nécessaire en ajoutant les plis que l'on fait avant de commencer la broderie, il sera facile de cacher les coutures de la bande dans le creux des plis. La bande terminée, on la fixe au jupon par une couture faite à l'endroit que l'on couvre d'un galon ouvragé blanc et noir; on la joint de même à l'ourlet en posant également un galon.

2, B. G. enlacés pour drap, plumetis, feston, cordonnet et pois.

3, L. T., romaine, plumetis.

4, L. S., anglaise, pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.

5, Écusson avec C. B. enlacés, anglaise, plumetis, cordonnet et point de sable.

6, A. R. S., anglaise, pour taie d'oreiller, plumetis, cordonnet et pois.

7, *Adélaïde*, anglaise, plumetis et cordonnet.

8 et 9, PARURE ornée d'un petit lacet ouvragé blanc et noir, broderie russe et broderie mexicaine; le petit écusson qui entoure la branche est formé de pois en coton blanc, le nœud en plumetis; le cœur des fleurs est un pois blanc; au milieu des feuilles on fait une petite amande en coton blanc; la broderie qui tourne sur le col et sur la manchette est alternée un pois en coton blanc, puis un losange et une étoile en soie noire.

10, *Lucie*, plumetis.

11, H. J., anglaise, linge de table, plumetis, pois et feston, bordé d'un cordonnet en couleur.

12, E. C., romaine, linge de table, plumetis et pois.

13, *Mélanie*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

14, *Henriette*, anglaise, plumetis et cordonnet.

15, MOUCHOIR avec L. G. La broderie se fait au-

dessus de l'ourlet; elle se compose entièrement de pois de différentes grandeurs.

16, J. T. B. enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.

17, T. B., romaine, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

18, D. B. enlacés, romaine, pour linge de table, plumetis.

19, BANDE, feston, pour berceau d'enfant.

#### COTÉ DES PATRONS

1 à 8, CAMISOLE de nuit.

1, Devant.

2, Bande du devant.

3, Col.

4, Manche.

5, Moitié du dos.

6, Poignet de la manche.

7, Bande festonnée pour garniture.

8, Croquis.

La garniture est un pois surmonté d'un feston léger; le jour est un point *en biais* ou lacé. (Voir le *Petit Manuel*, page 25.) Tu poses cette garniture autour de la bande du devant, des poignets et du col, soit à plat, soit légèrement froncée. Le poignet étant assez large pour passer la main, on pourra placer les boutons sur le poignet double sans faire les boutonnières; il faut aussi poser un bouton pour maintenir la pointe.

9 à 16, PANIER avec appliques de drap.

9, Bande pour le tour du couvercle.

10 et 11, Bandes montant sur les côtes du panier.

12 et 13, Bandes du couvercle.

14, Étoile pour le milieu du couvercle.

15, Anneau.

16, Croquis.

La bande noire n° 9 étant découpée, tu la fixes sur le couvercle par une soutache bleue maintenue par des points rouges et jaunes. Les bandes 10, 11, 12 et 13, sont brodées, en soie d'Alger dédoublée,

avant de découper les pointes; la broderie est en points d'épine, points noués et points lancés; à l'extrémité des bandes rouges tu places une applique ronde bleue maintenue par un point noué noir, et une applique rouge à l'extrémité des bandes 11 et 13 également avec le point noué noir. Tu fixes ces appliques sur le panier en suivant le croquis n° 16, tu alternes une applique bleue, une applique rouge, et places celles du couvercle en les contrariant avec celles du panier; toutes ces appliques sont fixées par une soutache noire maintenue par des points blancs; entre les appliques du couvercle vous placez une soutache noire fixée par de la soie verte, puis la même soutache est posée au-dessus de la bande n° 9, l'étoile noire n° 14 est ornée d'une applique bleue avec point noué et quatre points lancés mais; ce rond bleu est entouré d'une soutache ponceau maintenue par de la soie blanche. Sur le panier, entre les appliques, tu poses des petits glands en soie d'Alger dédoublée, maintenus par une soutache de la nuance du gland; vous alternez un gland bleu et noir, et un gland rouge et noir. Sur tous les anneaux formant l'anse, tu brodes en soie d'Alger dédoublée des V espacés comme il est indiqué par des traits noirs au n° 15, toujours alternant un anneau brodé avec de la soie bleue et un avec de la soie rouge.

17 à 20, PELOTE au crochet. 6 grammes de cordonnet d'or, 4 grammes soie bleue et 2 grammes soie noire.

- 17, Détail du travail.
- 18, Bande pour la pelote.
- 19, Rond.
- 19 bis, Dentelle.
- 20, Croquis.

Le dessin n° 17 indique le détail de l'étoile; on la commence par le milieu — 5 mailles-chainettes en cordonnet d'or — 3 demi-bridés dans chacune des 5 mailles-chainettes, ce qui fera au bout du rang 15 mailles, en alternant 1 maille or, 1 maille bleue; toute l'étoile se fait en demi-bridés.

2° RANG. — 1 maille or et 1 maille dans chacune des 15 mailles du 1<sup>er</sup> rang. C'est à ce 2° rang que commence le dessin n° 17; ce dessin contient deux branches de l'étoile qui se compose de 15 branches; il faudra donc le reproduire 7 fois et le faire seulement à moitié pour finir. On fera attention que toutes les petites raies en biais servent à indiquer dans quel point on doit piquer le crochet après les augmentations qui sont figurées par deux raies formant un angle.

Dentelle. — Cordonnet d'or.

1<sup>er</sup> RANG. — Attachez le cordonnet dans la dernière maille du dernier rang en soie bleue et faites — 2 mailles-chainettes — 1 bride prise dans la 1<sup>re</sup> maille du rang précédent — + 1 maille-chainette — 1 bride dans la 5<sup>e</sup> maille, c'est-à-dire en laissant 4 mailles d'intervalle entre les deux brides — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans la même maille que la dernière bride — retournez au signe +.

2° RANG. — Comme le 1<sup>er</sup>, en plaçant les deux brides qui doivent être prises dans la même maille, dans le jour formé par les 2 mailles-chainettes du rang précédent.

3° RANG. — + 2 brides dans le jour formé par les 2 mailles-chainettes du rang précédent — 2 mail-

les-chainettes — 2 brides dans le même jour que les deux autres brides — 1 maille-chainette — retournez au signe +.

4° RANG. — + 6 brides dans le jour formé par 2 mailles-chainettes du rang précédent — 1 demi-bride dans le jour formé par 1 maille-chainette — retournez au signe +.

5° RANG. — Soie noire. — + 6 demi-bridés maille pour maille dans les 6 brides d'or du rang précédent — 1 demi-bride dans le jour du 3<sup>e</sup> rang formé par 1 maille-chainette, retournez au signe +.

On fait une pelote en percale sur les patrons 18 et 19, en cousant la bande 18 avec deux ronds 19, on l'emplit de son, et l'on fait sur les mêmes patrons la pelote en satin; sur le rond, à 1 centimètre au-dessus de la couture du haut, on pose une ruche plissée en ruban de satin de 3 centimètres et demi de hauteur; sur la couture du bas on met une petite corde or et noire, on en met une semblable en dessous de la couture du haut; on fixe le rond en crochet en couvrant le haut de la ruche avec le bord mat du crochet dans lequel la dentelle a été prise.

21 à 23, ENCADREMENT en velours avec ornements en cuir.

21, Patron du carton.

22, Patron du velours.

23, Croquis.

L'assortiment d'appliques en cuir pour ce modèle est de 3 fr.

Tailles un carton sur le n° 21. Trace au milieu le contour de la gravure ou photographie que tu veux encadrer, enlève avec un canif cette partie du carton; taille sur le patron n° 22 le velours, trace à l'envers le contour de la gravure, enlève également cette partie, mais en laissant, en plus, les *onglés* comme au côté gauche du patron; après avoir collé le carton sur le velours, tu relèves les *onglés* comme au côté droit et colle-le sur le carton. — Perce avec un poinçon le carton et le velours comme il est indiqué au n° 21, pour passer les tiges des fleurs que tu fixes à l'envers du carton avec de la colle; lorsque tu as posé les branches que tu maintiens par quelques points en cordonnet brun ou en fil noir, ces points doivent traverser le velours et le carton. Lorsque le cadre est ainsi orné, tu poses ta gravure que tu colles sur les bords en la fixant sur l'envers du carton, tu la recouvres d'un autre carton taillé sur le n° 21, puis tu rabats sur ce carton les remplis du velours indiqués par un trait ombré au n° 22. Tu places en haut un anneau maintenu par un ruban de fil collé sur le carton, tu recouvres le tout d'un papier moiré un peu fort de la nuance du velours.

24 à 26, OEUVE pour chapelet.

24, Détail du travail.

25, Croquis ouvert.

26, Croquis fermé.

Brode sur velours, satin, cachemire ou drap, le dessin n° 24 en cordonnet de nuance tranchante; il faut six morceaux semblables. Taille six morceaux de carton sur le même patron, enferme ce carton entre l'étoffe brodée et de la percaline ou du taffetas de même nuance que tu réunis par un surjet. Tu réunis ensuite également par un surjet les six parties ensemble, laisse un seul côté ouvert et

fais entrer un des morceaux de l'ouverture sous l'autre, pour fermer l'œuf; tu l'ouvriras en pressant à la fois les deux extrémités pointues.

27, Carré filet guipure.

Le point qui forme le centre est une roue sur quatre carrés dans lesquels on fait aussi des points de reprise en angle, puis autour huit carrés en point de feston. Ce dessin se trouve reproduit quatre fois un peu plus loin, dans l'intervalle de ces motifs; il y en a deux en point tissé. (Voir le n° 24, planche jaune du mois d'août.) Le reste du carré est rempli en roues, points d'esprit et point de toile.

**PLANCHE DE CONFECTIONS**

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE.

N° 3.

- 1, Devant.
- 2, Moitié du dos.
- 3, Manche, dessus.
- 4, Manche, dessous.
- 5, Moitié du biais de l'encolure.
- 6 et 7, Biais du bas de la manche.
- 8, Biais pour le haut de la manche.
- 9, Patte pour le devant, côté.
- 10, Patte pour le devant, milieu.
- 11, Patte pour le dos, côté.
- 12, Patte pour le dos, milieu.

Paletot en drap avec pattes bordées de biais en satin; ces pattes sont ornées d'une étoile et de glands en jais, les biais de la manche sont en satin noir maintenus par des boutons en jais; la patte n° 10 est fixée à l'encolure sur le côté droit, puis vous placez une petite agrafe à l'extrémité gauche, vous posez un anneau sur le côté gauche du paletot, à l'encolure, pour recevoir l'agrafe. Ce modèle est fort joli pour jeune fille.

N° 4.

- 13, Devant.
- 14, Moitié du dos.
- 15, Manche.
- 16, Sous-manche, dessus.
- 17, Sous-manche, dessous.
- 18, Moitié du biais de l'encolure.

Le pardessus à pointes est en velours, orné de galons en satin fixés par des clous en jais; ces clous sont des sortes de boutons sans queue, le dessous est percé de deux trous, un de chaque côté du bouton, afin que le fil traversant le bouton le fixe sur l'étoffe. Ces clous se nomment *cabochons* dans le commerce; la frange est en perles de jais, l'ornement du devant du paletot est répété au milieu du dos.

PATRONS RÉDUITS AU DIXIÈME

(Voir le *Petit Manuel*, page 30.)

N° 1

- 19, Devant.
- 20, Moitié du dos.
- 21, Manche, dessus.
- 22, Manche, dessous.
- 23, Moitié du biais de l'encolure.

Vêtement en drap orné de galon en soie perlé, avec glands en jais; la frange en jais n'est pas posée au bord, elle est sur le paletot même dans toute sa hauteur, le capuchon est simulé par le galon.

N° 2

- 24, Devant.
- 25, Moitié du dos.
- 26, Manche, dessus.
- 27, Manche, dessous.
- 28, Moitié du biais.

Ce paletot est en velours garni d'une guipure surmontée d'un biais en satin avec clous en jais; toutes les coutures sont couvertes du même biais.

N° 5

- 29, Devant.
- 30, Moitié du dos.
- 31, Manche, dessus.
- 32, Manche, dessous.
- 33, Moitié du biais.

Paletot en cachemire ou velours avec étoiles en perles de jais. L'ornement du dos, qui est répété devant, est figuré par une broderie en perles; les dents creusées du bas sont garnies d'une frange en perles.

**TAPISSERIE COLORIÉE**

Bande pour encadrement de rideau et pour ameublement.

**IMITATION D'AQUARELLE**

Voici, mesdemoiselles, un charmant bouquet que vous pouvez encadrer vous-mêmes. Collez avec de la colle de pâte un papier vélin blanc sur un morceau de verre ayant 18 centimètres sur 25, collez seulement le bord; tracez au milieu avec un canif le contour du fond du bouquet, enlevez cette partie du papier, collez la marge de l'aquarelle sur le papier, de manière à bien placer le bord du vélin sur le contour du fond. Passez dans un petit anneau en cuivre un ruban étroit de 30 centimètres, pliez-le au milieu pour maintenir l'anneau, collez le ruban en faisant ressortir l'anneau d'un centimètre au-dessus du cadre; collez derrière le tout un papier bleu un peu fort, puis sur la tranche une bande de papier gris formant sur le dessus du verre une bande de 7 à 8 millimètres que vous égalisez avec une règle et un canif.

**4<sup>e</sup> QUART DE L'ABAT-JOUR**

Avant de coller les quatre parties de l'abat-jour, il faudra piquer toutes les lumières, afin de leur donner plus d'éclat; mais elles doivent être piquées avec des épingles ou aiguilles de différentes grosseurs, suivant la place qu'elles occupent. Les globes qui entourent le temple égyptien seront tous piqués avec une épingle en se posant sur une pelote ou un coussin; on piquera aussi tous les petits globes qui forment les arcades du temple; le lustre de la grande arcade sera piqué également, ainsi que les chaînes en cristal; il faudra dans le feu d'ar-

tifice faire un mélange de piqures, faites avec des aiguilles grosses et fines. Lorsque tu auras ainsi piqué les lumières, tu placeras ton abat-jour sur une planche ou un carton ; puis, avec un canif, tu feras des fentes dans les lumières des jets d'eau des fontaines et dans le pied du bouquet, en faisant également ces fentes plus ou moins larges suivant que la lumière devra être plus ou moins éclatante. Le petit cordon réunissant les candélabres dans le fond et les petits globes de ces candélabres doivent aussi être piqués, mais avec une aiguille très-fine, la lumière étant peu vive, relativement au premier plan. Il faut, avant de commencer ce travail, très-facile du reste, examiner le dessin, afin de produire de beaux effets de lumière.

### PETITE PLANCHE BLEUE

FREMIER CÔTÉ.

#### CROCHET BLEU

1, Dessus de sachet. (Voir, pour le travail de ce crochet, le numéro d'Août, grande planche de crochet.)

2, Entredeux.

DEUXIÈME CÔTÉ.

### TAPISSERIE PAR SIGNES

Fond pour coussin, tapis, etc., pouvant être exécutés en point ordinaire ou en point capitonné.

Bande pour ameublement.

### GRAVURE DE MODES

*Première toilette.* — Robe en popeline grise ornée de galon en soie perlée. — Paletot en drap n° 1.

Chapeau en velours noir avec fond carré en velours ponceau, guirlande de feuillage en perles de jais noir, fleurs et brides en velours ponceau.

*Deuxième toilette.* — Robe en moire verte avec rayure pékin. — Corsage orné de guipure noire. — Pardessus en velours n° 2. — Chapeau en velours avec bord bouillonné en tulle blanc, orné de petites feuilles de vigne brillantées, et de touffes d'herbes légères, avec cheval d'or; raisin muscat en verre soufflé, brides blanches.

*Troisième toilette.* — Robe en taffetas bleu bordée d'un galon perlé. — Paletot en drap n° 3. — Capote en velours noir ornée dessus et dessous d'une branche de corail en perles de jais enlacée dans une guirlande de feuillage en velours bleu, brides bleues.

*Quatrième toilette.* — Robe en satin noir. — Corsage orné d'une dentelle noire surmontée d'une passementerie avec perles de jais. — Paletot en velours orné de biais en satin avec clous en jais. — Chapeau en velours royal gris plissé, orné de dentelle noire et d'une guirlande avec traîne; sur le côté un oiseau-mouche.

*Cinquième toilette.* — Robe en foulard des Indes. — Pardessus en cachemire brodé en perles de jais. — Chapeau en velours vert avec passe en crin noir; le fond est bordé d'une frange formée par un rang d'épis noirs; sur le côté, plume noire sortant d'un nœud en dentelle; dessous, dentelle et épis noirs.

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront au 15 octobre les patrons suivants :

Gilet de flanelle.

Paletot à pointes.

Jupon cage empire.

Mac-farlane pour petit garçon de 11 à 12 ans.

## LOGOGRIPHE

Mon nom n'est point commun, il est plein d'euphonie,

J'ai sept cordes, ainsi que la gamme des tons.

— Il en faut trois pour faire un son,

— Quatre pourront jouer un rôle en l'harmonie.

— Rendez-moi mes sept pieds, formant à volonté

Un prélat de Clermont, — ou bien un nom de femme

— Dont la souche est, hélas ! la païenne cité,

Berceau de Jézabel, souillé d'un culte infâme.

— Mais la cité de Dieu règne aussi dans mon sein,

— Ainsi que de Paris l'apôtre illustre et saint;

C'est de quoi racheter un vice d'origine;

Un bon fruit peut surgir d'une vile racine :

Témoin le Christ divin qui, descendu des cieux,

Dans sa race a compté de bien méchants aïeux.

— L'ancien gentil n'est plus un enfant d'anathème :

Pour le laver, voici l'élément du baptême.

— Voyez-vous la bannière et l'autel de Jésus ?

Un insecte a produit leurs plus riches tissus :

Je puis vous les fournir ; — je vous offre mon aide

Pour les garder intacts. — Puis encor je possède

Un spécifique assez récemment inventé ;

En moderne chimie, agent fort usité :

Son concours de chacun multipliant l'image,

Permet à l'amitié de prodiguer ce gage.

— Que vous dirai-je encore ? Habitante des eaux,

J'ai ma légende ; — ou bien, asile des oiseaux,

Du foyer maternel je suis le doux symbole :

Mais le bonheur, hélas ! dure peu, tout s'envole !

En quittant cet abri pour un appât trompeur,

Pauvres enfants, trop tard, vous saurez votre erreur.

J. M. DE GAULLE.

## Mosaïque.

### LES ROIS MUSIENS.

Charlemagne aimait la musique ; son petit-fils, Charles le Chauve, excellait dans le chant d'église ; Robert le Pieux chantait au chœur, ainsi que l'avait fait Alfred, roi d'Angleterre ; Richard Cœur de Lion écrivait et chantait des poésies dont son ami, le trouvère Blondel, avait fait la musique ; Charles de France, duc d'Anjou, a laissé des chansons notées ; François Phœbus, comte de Foix, jouait admirablement de la flûte ; le bon roi René de Provence a laissé des *Nobels* que l'on chante encore ; Eric, roi de Suède, composait des chansons et des cantiques ; Henri VIII, ce sombre tyran, habile dans tous les arts, dédia à Anne Boleyn un motet qui est resté célèbre, et l'on connaît encore de lui une messe et une antienne, écrites avec beaucoup de grâce ; Elisabeth, sa fille, fut aussi une musicienne habile, moins cependant que la brillante Marie Stuart, dont les belles mains tiraient du luth des sons mélodieux ; on attribue à François 1<sup>er</sup> la musique de l'air : *Triste départir* ; Louis XIII ai-

maît la musique avec passion, il était compositeur distingué, il fit lui-même son *De Profundis* ; Jean IV de Portugal, chef de la maison de Bragance, écrivit beaucoup de musique d'église ; Frédéric II, roi de Prusse, jouait très-bien de la flûte et composa des symphonies et des marches militaires, et son neveu, Louis Ferdinand, prince de Prusse, excellait dans la musique de chambre.

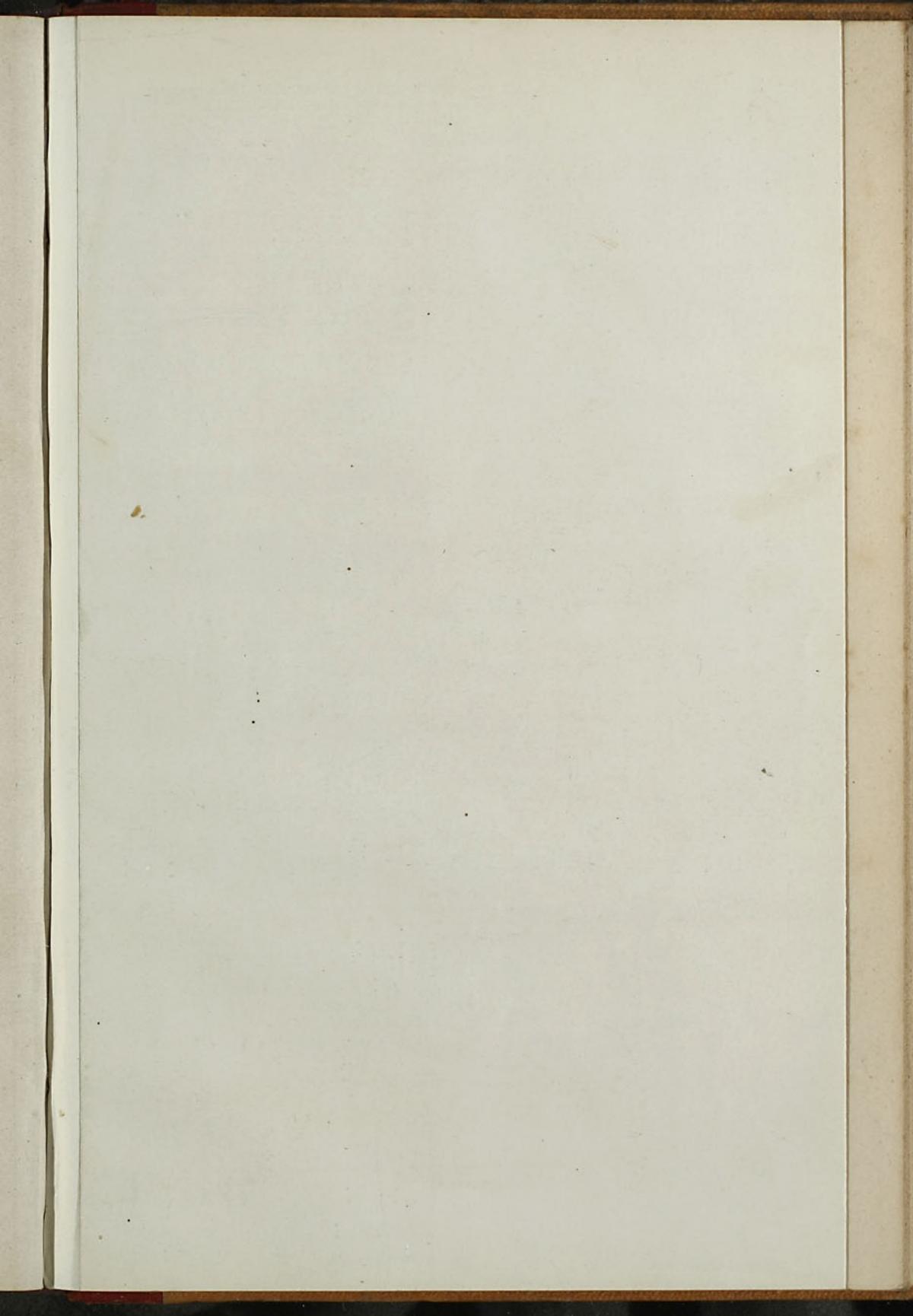
### CURIOSITÉS HISTORIQUES.

*Cocarde.* — Nos soldats n'ont longtemps porté sur leur casque ou sur leur chapeau qu'un bouquet de plumes, aux couleurs du prince ; les plumes étaient empruntées d'ordinaire à un cog, et s'appelaient *coquarde* ou *cocarde*. Lorsqu'on remplaça les plumes par un nœud de ruban, on continua de lui donner le nom de *cocarde*, qui a passé aussi à la plaque aux trois couleurs, qui orne le shako de nos soldats.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE : Prudence vaut mieux que repentir.

## RÉBUS







N<sup>o</sup>1.

N<sup>o</sup>2.

N<sup>o</sup>3.

N<sup>o</sup>4.

N<sup>o</sup>5.

*Imp. de la Presse de Th. Dupuy, 3, Pass. du Dessin.*

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Filles-du-Calcin, 1.

34<sup>e</sup> Année, Octobre 1866.

*Bruxelles Desterbecq Rue de la Chapelle n<sup>o</sup> 21 Porte de Cologne*

*S. B. Fuller & Co. Pall Mall London.*

*Amsterdam Desterbecq Vijzelstraat N<sup>o</sup> 54*

